# SAMUEL
# LE MARCHAND,

DRAME EN CINQ ACTES,

**PAR MM. MONTIGNY ET MEYER,**

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 10 MARS 1838.

---

**PRIX : 1 FRANC.**

---

**PARIS,**

J.-N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

GALERIE DE CHARTRES, DERRIÈRE LE THÉATRE-FRANÇAIS, A CÔTÉ DE CHEVET.

BEZOU, LIBRAIRE, RUE MESLAY, N°. 34.

1838.

Digitized by Google

77668

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| | *Messieurs.* |
| ISAAC BEN SAMUEL, sous le nom de Maître DIDIER LE LOMBARD, banquier à Francfort. | SAINT-ERNEST. |
| CHARLES, roi d'Espagne. | ARMAND. |
| Le Comte Palatin du Rhin, électeur. | DANCUIN. |
| Le Margrave de Brandebourg, électeur. | SAINT-FIRMIN. |
| EMMANUEL, juif, fiancé d'Esther. | ROGER. |
| RODOLPHE. | MÉNIÉ. |
| L'Amiral BONNIVET. | ANATOLE-GRAS. |
| Le Baron SLEIDANN. | BARBIER. |
| Le Comte de CHIÈVRES, ministre de Charles. | DELAUNAY. |
| L'Evêque de Cologne, électeur. | MONET. |
| L'Archevêque de Mayence, électeur. | DUVILLARD. |
| Le Roi de Bohême, électeur. | ULYSSE. |
| FRÉDÉRIC DE SAXE, électeur. | |
| L'Archevêque de Trèves, électeur. | |
| Un Capitaine. | SAILLARD. |
| Un Gentilhomme du Palatin. | GARCIN. |
| Un Domestique. | GILBERT. |
| Un Garde. | EUGÈNE. |
| | *Mesdames.* |
| ESTHER, fille de Samuel. | BLÉS. |
| MARGUERITE, sa nourrice. | SAINT-FIRMIN. |
| Un Page. | HÉLOÏSE. |
| Invités, Gardes, Pages, Domestiques. | |

# SAMUEL LE MARCHAND,

DRAME EN CINQ ACTES.

## ACTE PREMIER.

Une salle basse chez Samuel.

### SCENE PREMIERE.

ESTHER *seule.* *

*Elle est debout près d'une croisée, regardant à travers les vitraux. A la fin de l'introduction, elle se retourne, comme effrayée, du côté de la porte du fond.*

Qui vient là?... J'avais cru entendre... ce ne pouvait être que Marguerite; mais elle aussi me fait peur... car maintenant j'ai peur d'une parole, peur d'un coup-d'œil : il me semble qu'un regard ne peut pas s'arrêter sur mon visage, sans y lire le secret de mon déshonneur, sans deviner mon crime!... Et pourtant vous le savez, ô mon Dieu! tout mon crime fut d'être aimée de Rodolphe... Mais avais-je rien fait pour encourager son audace?.. N'ai-je pas versé des larmes de sang sur le souvenir de cette nuit... nuit horrible! où, surprise dans mon sommeil, glacée de terreur... effrayée au point de perdre, avec l'usage de mes sens, le sentiment de mon malheur, je ne revins à moi que pour pleurer sur ma honte!.. Et lui aussi alors pleurait à mes genoux, et lui aussi demandait grâce... Il m'appelait du nom sacré d'épouse, il me prodiguait les promesses les plus saintes!... Oh! c'est pour me punir de ne l'avoir pas repoussé avec colère, c'est parce que je ne suis pas morte de honte à ses pieds, morte en le maudissant.... c'est pour cela, Seigneur, que vous l'avez entraîné brusquement loin de ces lieux; pour cela vous avez voulu que pas un mot ne me fît soupçonner à l'avance cette disparition subite.... et que depuis douze jours aucun message

* Les indications sont prises de la droite et de la gauche de l'acteur.

ne me vint parler de lui!... O mon Dieu! mon Dieu!... en vain je voudrais en douter, il me trompait... il ne m'aimait pas!.. oh! maintenant, mon Dieu, ne voulez-vous pas faire que je meure!... (*Elle pleure.*)

## SCENE II.

### ESTHER, MARGUERITE.

MARGUERITE *entrant du fond.* Ouf! que de monde dans les rues de Francfort! On dirait que l'Europe entière s'est donné rendez-vous dans notre ville impériale et libre; mais vous ne m'écoutez pas..... Qu'avez-vous, Esther?

ESTHER. Rien.

MARGUERITE. Rien, et vos yeux sont gonflés, vos joues pâles.... et voilà plusieurs jours que vous êtes ainsi... Ah! si vous ne souffrez pas, dépêchez-vous, ma chère enfant, de prendre une autre figure.... il ne faut pas qu'on vous voie ainsi.... Eh! c'est aujourd'hui qu'on revient...

ESTHER. Rodolphe!...

MARGUERITE. Allons donc, folle... il est bien question de ce jeune officier que nous avons soigné, et qui, une fois sa blessure guérie et ses forces revenues, s'est envolé d'ici comme un oiseau de sa cage: je vous annonce le retour de maître Didier...

ESTHER. Mon père?

MARGUERITE. Eh! oui.... j'ai passé chez maître Hériot, son homme de loi; on a des nouvelles toutes récentes; c'est aujourd'hui qu'il arrive d'Italie... après trois mois d'absence!...

ESTHER *à part.* Trois mois que je n'ai embrassé mon père!... et son retour me fait trembler...

MARGUERITE. Tout s'est terminé à Venise comme il le souhaitait: il a vendu avantageusement la maison de commerce à la tête de laquelle il avait placé, il y a quatre ans, M. Emmanuel, votre parent, qui est aussi votre futur.

ESTHER. Et Emmanuel revient avec mon père?

MARGUERITE. Pour vous épouser; c'est une chose qui a été convenue entre votre père et lui, lorsque M. Emmanuel a quitté Francfort pour aller s'établir en Italie... Emmanuel est d'une humeur un peu sauvage, d'un naturel emporté... mais le mariage le formera, l'adoucira... sans compter qu'il est de votre religion...

ESTHER. Assez, Marguerite... qu'importe tout cela!...

MARGUERITE. C'est vrai qu'aux yeux de votre père cette dernière considération n'importe guères. C'est plus qu'un homme raisonnable, votre père... c'est presque un philosophe... les différences de religion n'existent pas pour lui; il ne se croit pas obligé à détester tous les chrétiens et à n'aimer que les Israélites. Aussi, quand même M. Emmanuel ne serait pas juif comme lui...

ESTHER. Silence, au nom du ciel!...

MARGUERITE. Oh! nous sommes seules... et grâce au ciel personne ne peut soupçonner que sous le nom de maître Didier le Lombard, ce nom du plus riche commerçant de l'Europe, se cache, à Francfort, le juif Isaac Ben Samuel. Nous connaissons les statuts de la ville libre; ils défendent aux juifs d'y séjourner...

ESTHER. Sous peine de mort...

MARGUERITE. De mort..... non, mais sous peine d'exil... Oh! l'on peut s'en rapporter à moi pour tout ce qui touche à la politique. Depuis que je vais quelquefois dans l'étude de maître Hériot, j'ai appris bien des choses. Tenez, tout-à-l'heure encore j'ai entendu causer un docteur fort habile sur le grand événement de cette année 1519, la mort de l'empereur Maximilien, et l'élection de son successeur...

(*Tintement de cloches au-dehors.*)

ESTHER. Quel est ce bruit?

MARGUERITE. Les cloches de Saint-Barthélemy; elles annoncent que l'on sort de la cathédrale. (*S'approchant de la fenêtre.*) De cette fenêtre nous pourrons voir passer les sept électeurs et leur cortége.

ESTHER *vivement.* Les électeurs vont passer là?

MARGUERITE. Certainement. « Savez-» vous ce que c'est qu'un électeur? disait » mon docteur de ce matin; c'est un homme » qu'on est convenu d'appeler un prince » souverain. Il est porteur d'un beau nom, » il s'appelle ou margrave de Brande-» bourg, ou comte Palatin du Rhin, ou » même roi de Bohême; mais il est sou-» vent plus pauvre qu'un pauvre gentil-» homme ou qu'un bourgeois.

ESTHER, *à part, en regardant.* Le verrai-je parmi eux?

MARGUERITE *continuant.* « Seulement, » ils ont un moyen de refaire leur fortune, » chaque fois qu'ils font un empereur; et » ce moyen, c'est leur voix. » Voilà, par exemple, ce que je n'aurais jamais ima-

giné ! Croiriez-vous, Esther, qu'une voix d'électeur de la diète est une marchandise dont on fait commerce ? Ah ! voici les électeurs.... Voyez, Esther, voyez.... ils sont au grand complet maintenant.... les voilà tous sept à cheval : au premier rang, les archevêques de Mayence et de Trèves, arrivés d'aujourd'hui seulement... Ils ont vraiment bon air à cheval.... pour des hommes d'église.

ESTHER *à part.* Il n'est pas là !...

MARGUERITE *continuant.* Maintenant le roi de Bohême et l'archevêque de Cologne. Ensuite.... ah ! ensuite, ce brave homme d'électeur de Saxe... cet excellent duc Frédéric ! Je ne sais pas où ils iront chercher un empereur, mais bien sûr si quelqu'un est digne de le devenir, c'est Frédéric-le-Sage. Qui vient après lui ?...

ESTHER *vivement.* Le comte Palatin du Rhin

MARGUERITE. C'est juste... vous l'avez reconnu avant moi; à propos, n'était-ce pas à la suite du comte Palatin que marchait, il y a deux mois, M. Rodolphe ?

ESTHER *embarrassée.* M. Rodolphe ?... je ne sais...

MARGUERITE. Il n'y est pas aujourd'hui.

ESTHER *à part.* Plus d'espoir !

MARGUERITE *toujours à la fenêtre.* Oh ! le septième.... je ne m'y tromperais pas.... figure de connaissance ; le margrave de Brandebourg... le plus prodigue, le plus endetté de tous... celui que votre père appelle sa mauvaise pratique... Eh ! mais, il s'arrête devant la maison... est-ce que par hasard ?... oui vraiment, il vient ici.

ESTHER. Ici ?

MARGUERITE. Eh ! certainement.... ses pages.... ses gentilshommes sont entrés déjà.

ESTHER. Tant de monde !.. Marguerite, je me retire.

( *Voix bruyantes sur l'escalier. Esther sort par la gauche.* )

## SCENE III.

SLEIDANN, LE MARGRAVE, UN OFFICIER, PAGES, MARGUERITE.

UN PAGE *annonçant.* Son altesse électorale le margrave de Brandebourg.

LE MARGRAVE. Où est-il ce cher Didier... cet honorable prince des ducats ?... On vient de m'annoncer son retour... où est-il, que je sois le premier à l'embrasser.

MARGUERITE. Mon maître est encore absent, monseigneur.

LE MARGRAVE *à Sleidann.* Que disiez-vous donc, baron Sleidann ?... votre niais de Peter se sera trompé; l'imbécille ne connaît pas la figure du banquier-roi.

SLEIDANN. Peter connaît parfaitement, et a parfaitement reconnu *le Lombard ;* maître Didier entrait en ville, il n'y a pas un quart-d'heure, par la porte du sud ; mais retardé peut-être par quelque rencontre...

LE MARGRAVE. Au diable les rencontres ! ( *Bas à Sleidann.* ) Si d'autres mains s'en emparent avant moi... il est capable de m'arriver les poches vides. Et vous dites que son altesse, ma femme, a perdu hier au jeu de l'amiral Bonnivet...

SLEIDANN. Quatre mille ducats d'abord... et puis six autres mille sur parole.

LE MARGRAVE. C'est exorbitant !... et combien de temps avons-nous pour rembourser ?

SLEIDANN. Son altesse a promis pour demain.

LE MARGRAVE. Demain !... le crédit n'est pas long. Vous paierez sur ma cassette.

SLEIDANN *bas.* Monseigneur, elle est vide.

LE MARGRAVE *de même.* Je le sais bien... j'attends Didier pour qu'il la remplisse. (*A Marguerite.*) Dites-moi, bonne femme, avez-vous vu ici deux Flamands, deux marchands, le père et le fils ?

MARGUERITE. Personne encore, monseigneur.

LE MARGRAVE, *à Sleidann.* C'est le roi d'Espagne, mon cousin Charles, qui me les recommande; ils viennent à Francfort pour faire des affaires; j'ai promis de les présenter moi-même à Didier.... Je leur ai donné rendez-vous ici... ( *Il s'assied et s'adresse à un officier.* ) Eh bien ! capitaine, vous arrivez de Suisse ?

L'OFFICIER. J'y ai passé l'hiver, monseigneur.

LE MARGRAVE. Comment parle-t-on de nous là-bas ?.... Qu'avez-vous entendu dire du défunt empereur?

L'OFFICIER. Des choses qu'il vaut peut-être mieux ne pas répéter.

LE MARGRAVE. Pourquoi donc? ce qu'on dit des rois, pendant leur vie, n'est si souvent que flatterie et mensonge, on leur doit bien quelques paroles de vérité après leur mort; parlez.

L'OFFICIER. On accuse l'empereur d'avoir manqué toute sa vie de courage et de probité; on l'appelle dans nos cantons : « Maximilien sans cœur et sans » honneur. »

Digitized by Google

LE MARGRAVE. Moi, je l'appelais : « Maximilien sans argent. » De tous les défauts, c'est le pire. (*A l'officier.*) Capitaine, vous voulez entrer à mon service?

L'OFFICIER. Oui, monseigneur.

LE MARGRAVE. Il faut vous équiper.

L'OFFICIER, *embarrassé.* Monseigneur....

LE MARGRAVE. Ah! oui, je sais... Vous avez mangé votre patrimoine dans les guerres d'Italie contre le roi François. Vous étiez à Marignan?

L'OFFICIER. Au combat des géans.

LE MARGRAVE. Mon trésorier vous avancera, sur ma cassette, un an de solde.

SLEIDANN, *bas.* Mais j'ai déjà dit à votre altesse que sa cassette...

LE MARGRAVE. J'ai déjà dit pourquoi j'attends ici.

MARGUERITE. J'entends la voix du maître.

## SCENE IV.

SLEIDANN, LE MARGRAVE, SAMUEL, MARGUERITE, UN OFFICIER.

SAMUEL, *à la cantonnade.* Emmanuel, rendez-vous à l'instant chez son altesse le comte Palatin du Rhin; le prince me fait l'honneur de me mander près de lui; sachez ce que veut de moi le vicaire de l'empire..... mais trouvez un motif pour m'excuser, car je suis impatient de revoir ma fille. (*Il entre.*) Oh! oh! du monde!... (*On se presse autour de lui.*) Salut à vous tous, mes gentilshommes..... Monseigneur le margrave ici!

LE MARGRAVE. Mon cher Didier, je suis venu...

SAMUEL. Pardon, monseigneur, si je vous interromps... mais je vous écouterais mal, en vous écoutant tout de suite; dans l'intérêt même du respect que je dois à votre altesse, permettez que je vous fasse attendre... (*A Marguerite.*) Ma fille va bien?... pas d'accident pendant mon absence?...

MARGUERITE. C'est-à-dire qu'on a voulu nous assassiner!

SAMUEL, *effrayé.* Ma fille?

MARGUERITE. Avec moi! des malfaiteurs qui en voulaient à vos richesses... Ils se sont introduits pour dévaliser, piller la maison...

SAMUEL, *plus fort.* Et ma fille?

MARGUERITE. C'était le soir.... tous vos commis, tous les gens de la maison étaient absens.... Nous entendons frapper...

SAMUEL, *éclatant.* Mais ma fille, malheureuse!... ma fille est-elle malade.... blessée?... D'où vient que je ne la vois pas?...

MARGUERITE. Oh! ne craignez rien, maître...

SAMUEL. Tu me rassures... Et elle n'est pas là!... Marguerite, tu veux me tromper!

MARGUERITE. Non, maître, non.... je vous jure!...

SAMUEL. Mais alors montre-la moi donc... mais rends-moi donc ma fille!

MARGUERITE, *indiquant la porte à gauche.* Là, maître, elle est là!...

SAMUEL, *s'y précipitant.* Esther, ma fille... viens embrasser ton père!...

## SCENE V.

SLEIDANN, LE MARGRAVE, CHIÈVRES, CHARLES, MARGUERITE, etc.

LE MARGRAVE, *regardant aller Samuel en souriant.* Drôle de corps! jusqu'à ce qu'il ait vu sa fille, nous serons là comme si nous n'y étions pas.

SLEIDANN. Ça n'est pas fort poli.

LE MARGRAVE. Pour vous?..

SLEIDANN. Pour votre altesse.

LE MARGRAVE. Oh! moi... vous voyez... j'attends.

SLEIDANN. Monseigneur est-il fait pour attendre le bon plaisir d'un marchand?

(*Entrent Charles et de Chièvres. Ils se tiennent un peu au fond jusqu'après la rentrée de Samuel.*

LE MARGRAVE, *à Sleidann.* Ne dites pas de mal des marchands... Voici mes deux protégés. Arrivez donc, messieurs, vous êtes en retard.

CHIÈVRES, *saluant profondément.* Son altesse daignera-t-elle excuser?..

LE MARGRAVE. Maître Didier vient d'arriver, il m'a prié d'attendre un instant; si vous ne refusez pas de faire comme moi, je vous servirai d'introducteur

CHIÈVRES, *s'inclinant de nouveau.* Monseigneur, c'est trop de bonté.

(*Charles fait un salut froid et raide.*)

LE MARGRAVE, *bas à Sleidann.* Comment les trouvez-vous?

SLEIDANN. Le papa me plaît assez... il se présente bien; quant au fils je lui trouve l'air commun.

LE MARGRAVE. Il n'a pas la figure d'un sot.

SLEIDANN. Je crois que sa figure ment... à peine s'il sait saluer.

## SCENE VI

LES MÊMES, SAMUEL.

SAMUEL, *le visage riant.* Marguerite, ton Esther t'appelle... ne la laisse pas seule.

Digitized by Google

(*Marguerite sort par la gauche; au margrave.*) Monseigneur, je vous renouvelle mes très humbles excuses; mais à présent que j'ai revu et embrassé mon enfant, j'ai le cœur à l'aise et la tête libre, je suis à vous, tout entier à vous.

LE MARGRAVE. Nous pouvons parler d'affaires.

SAMUEL, *à part.* Des affaires avec lui... j'en ai déjà trop fait. (*Haut, avec une fausse bonhommie.*) Ma foi, monseigneur, je ne sais pas si je rapporte d'Italie quelque chose qui puisse vous tenter. Ces pauvres Vénitiens ont l'imagination monotone... Toujours des chaînettes d'or, des torsades en argent doré, des miroirs assez élégamment encadrés, et puis...

LE MARGRAVE. Vrai Dieu! mon pauvre Didier, il est bien question de miroirs et de chaînettes!.. L'empereur Maximilien est mort.

SAMUEL. Oui, j'ai su cela... Une mort peu impériale... une indigestion...

LE MARGRAVE. Cette mort là ou une autre...

SAMUEL. C'est toujours mourir, monseigneur a raison; mais quand on pense que s'il avait plu à sa majesté de manger un peu moins...

LE MARGRAVE. Oui, cela changeait bien la face des affaires en Europe; nous n'aurions pas aujourd'hui à prononcer entre les prétendans.

SAMUEL. Et les prétendans sont nombreux, peut-être?

LE MARGRAVE. Heureusement.

SAMUEL. Pourquoi heureusement?

LE MARGRAVE. Parce qu'il y a concurrence... et l'on peut choisir.

SAMUEL. C'est juste... l'empire au plus digne.

LE MARGRAVE, *à part.* Au plus riche. (*Haut.*) Maître Didier, vous êtes un homme de sens, je veux avoir votre avis: que pensez-vous du roi de France?

SAMUEL. Monseigneur, je n'en pense rien tout haut.

LE MARGRAVE. Pourquoi?

SAMUEL, *avec conviction.* Parce que... je ne l'aime pas.

CHIÈVRES, *bas à Charles.* On ne nous a pas trompés. (*Haut.*) maître Didier lui préférerait peut-être son rival, le roi d'Espagne?

SAMUEL. Je le préférerais d'abord parce qu'il est son rival.

SLEIDANN, *se récriant.* Le roi d'Espagne?.. un enfant de dix-neuf ans... que personne ne connaît!

LE MARGRAVE. Au fait, il n'est jamais sorti de ses Pays-Bas, notre cousin Charles?

CHIÈVRES. Pardon, monseigneur... une fois... pour aller en Espagne, se faire couronner roi.

LE MARGRAVE. Il a trouvé que cela valait la peine de se déranger. Mais enfin, que fait-il, que veut-il?.. Il est sur les rangs comme aspirant à l'empire..... Je veux bien le croire, puisqu'on le dit; mais encore faudrait-il connaître ses intentions. Qu'il ne vienne pas lui-même, je le conçois... puisque les réglemens de la *Bulle d'or* qui font partie des lois de l'empire, défendent, sous les peines les plus sévères, la présence des concurrens dans la ville libre de Francfort, pendant l'élection... mais il a droit de se faire représenter ici par un ambassadeur... qu'il en profite donc pour nous apprendre ce qu'il veut faire... Il ne croit pas sans doute que nous donnerons l'empire sans savoir à qui nous le donnons.

CHIÈVRES. Le roi Charles est un prince jeune, il est vrai, mais déjà sage et réfléchi.

LE MARGRAVE. Bien.

SAMUEL. Prudent, à ce qu'on dit.

CHIÈVRES, *bas à Charles.* Pas toujours.

LE MARGRAVE. Bien encore..... mais ce n'est pas assez.

SAMUEL. Riche.

LE MARGRAVE. Ah!.. est-il vraiment bien riche?

CHIÈVRES. Comment, monseigneur!... n'a-t-il pas sous sa domination la Flandre, le pays le plus commerçant, le plus opulent de l'Europe? Naples, un des premiers comptoirs de l'Italie? l'Espagne, où viennent s'épancher les trésors du Nouveau-Monde?..

LE MARGRAVE. C'est ce que je me suis dit cent fois: cet homme-là doit être l'empereur qu'il nous faut; il est riche, c'est une belle qualité. Feu Maximilien ne l'avait pas cette qualité-là... aussi n'a-t-il jamais été qu'une moitié d'empereur..... un homme qui est mort sans avoir été sacré par le pape, parce qu'il n'avait pas de quoi faire le voyage d'Italie!.. c'est honteux!... pour ma part, je ne veux plus, sur le trône, de ces mendians couronnés qui ne pourraient pas même au besoin payer les dettes d'un vassal ou racheter les domaines engagés d'un feudataire! et le peuple pense comme moi... et les commerçans aussi, n'est-ce pas, Didier?..

Digitized by Google

SAMUEL. Certainement, monseigneur, que le commerce...

LE MARGRAVE. Je sais que vous êtes de mon avis. (*A part.*) Vous n'en seriez pas que ce serait la même chose (*Haut.*) Nous nous entendons toujours parfaitement. (*Le prenant à part.*) Dites-moi, maître, mon voyage et mon séjour à Francfort m'ont entraîné dans quelques dépenses imprévues; vous m'obligerez en versant aujourd'hui entre les mains du trésorier de mon épargne, trente mille ducats, dont vous aurez soin de tirer un reçu.

SAMUEL. Monseigneur, vous me voyez désolé .. mais les achats assez considérables que j'ai faits au comptant en Italie... et puis les affaires de mon gendre futur qu'il m'a fallu liquider à l'improviste..... tout cela m'a forcé de mettre dehors ce que j'avais d'argent comptant.

LE MARGRAVE. Qu'est-ce à dire, maître Didier, auriez-vous peur?..

SAMUEL. Peur de quoi, monseigneur?

LE MARGRAVE. Vous n'êtes pas payé, je pense, pour vous défier de moi?

SAMUEL. Nullement, monseigneur. (*A part.*) Au fait, je ne peux pas me plaindre d'être payé pour quoi que ce soit... il me doit tout.

LE MARGRAVE. Je sais que j'ai déjà chez vous un petit arriéré assez lourd... n'allez pas croire au moins que je l'oublie. Mais j'ai besoin... entendez-vous, Didier, j'ai besoin que vous attendiez encore un peu.

SAMUEL. Monseigneur, il y a bien longtemps que j'attends un peu.

LE MARGRAVE. A la bonne heure... mais nous touchons au terme; vous comprenez que l'élection d'un nouvel empereur est une occasion pour moi...

SAMUEL. De nouvelles dépenses.

LE MARGRAVE. Eh non! de me faire rembourser les anciennes.

SAMUEL. Rembourser! par qui?..

LE MARGRAVE. Vous ne comprenez pas?

SAMUEL. Monseigneur, je ne comprends guères que les affaires de commerce.

LE MARGRAVE. C'en est une que celle dont je vous parle.

SAMUEL. Vous avez donc quelque chose à vendre?

LE MARGRAVE. Apparemment.

SAMUEL. Alors, voyons la marchandise.

LE MARGRAVE. Inutile..... ce n'est pas vous l'acheteur; seulement il se peut que vous fournissiez les fonds.

SAMUEL. Je ne comprends toujours pas.

LE MARGRAVE, *lui montrant Chièvres et Charles auxquels il fait signe d'approcher.* Ces messieurs vous expliqueront l'affaire plus au long.

SAMUEL. Qu'est-ce que ces messieurs?

CHIÈVRES. Vander Ruisdal père et fils de Bruges.

SAMUEL, *regardant attentivement Charles.* Monsieur est votre fils?

CHIÈVRES. Et mon associé.

SAMUEL. J'ai vu monsieur autre part qu'à Bruges.

CHIÈVRES. Cela n'est pas probable.

SAMUEL, *à Charles.* Vous n'avez jamais été à Naples?..

CHIÈVRES, *à part.* Il le reconnaît!

CHARLES, *très-froidement.* Jamais.

SAMUEL, *à part.* C'est singulier! (*Haut.*) Et que viennent faire ces messieurs à Francfort?

LE MARGRAVE. Ils me sont adressés et recommandés par le roi d'Espagne.

SAMUEL, *vivement.* Par le roi d'Espagne?

LE MARGRAVE, *bas.* Vous comprenez maintenant à qui s'adressait tout ce que j'ai dit de lui tout-à-l'heure. Je les soupçonne d'avoir ses instructions; mais elles doivent vous concerner, car ils vous demandent un rendez-vous pour demain.

SAMUEL. A moi?

LE MARGRAVE, *de même.* Faites-les causer à fond; nous saurons à quoi nous en tenir sur l'Espagnol, et, par la même occasion, ils vous expliqueront ce que tout à l'heure je n'ai pu vous faire comprendre.

SAMUEL, *étonné.* Ah!

LE MARGRAVE, *à Chièvres.* Affaire arrangée, messieurs les Flamands. Maître Didier vous attend demain chez lui à pareille heure. (*Bas à Samuel.*) Je vous reverrai demain dans la soirée, quand vous aurez vu les Flamands. (*Aux autres.*) Partons, messieurs.

CHIÈVRES, *à Samuel.* A demain.

SAMUEL. A demain.

(*Tous sortent excepté Samuel. Chièvres et Charles tournent à droite; le Margrave et sa suite à gauche.*)

## SCÈNE VII.

SAMUEL, *seul.*

Me suis-je trompé? ou bien ce jeune homme à la mine haute et réservée est-ce réellement?... Je le saurai demain..... il aura beau vouloir se renfermer dans un silence prudent, je le ferai parler. Mais pour quel motif s'adresserait-il à moi? pour me jeter dans une intrigue?.. Je vous demande quelle figure je ferais une fois sorti de mes livres de commerce?... de

Digitized by Google

mes livraisons au comptant, ou de mes marchés à échéances? Et ce pauvre Margrave, où voulait-il en venir?.. ce que j'ai pu démêler dans son bavardage, c'est qu'il est, comme à son ordinaire... sans le sou. Oui, mais je suis un peu las des pratiques royales; elles n'ont que deux manières de payer... la première payer mal, la seconde ne pas payer du tout; et l'on préfère généralement la seconde. Ou bien encore, quelques-uns vous engagent leurs biens seigneuriaux, leurs terres...comme, par exemple, monseigneur le comte palatin du Rhin, vicaire de l'empire, dont j'ai en dépôt tous les titres de propriétés; son altesse se fie sur ce que je ne voudrais pas la dépouiller, et s'inquiète fort peu de me rembourser. Décidément, on ne s'enrichit pas au commerce des majestés... ce n'est pas en leur prêtant mes ducats que j'ai amassé les tonnes d'or qui feront la dot de ma fille?.. Ma fille... ils me la font oublier... (*Appelant.*) Esther! (*A lui-même.*) Je ne sais pas même encore quel est cet accident dont a parlé Marguerite.

## SCÈNE VIII.

### SAMUEL, ESTHER.

ESTHER. Vous m'appelez, mon père?

SAMUEL. Eh! oui, je t'appelle, parce qu'à présent qu'ils sont partis, j'ai besoin d'être seul avec toi, j'ai besoin de chercher le repos dans les caresses de mon enfant, l'oubli de mes fatigues dans le sourire de tes lèvres..... Allons..... viens prendre ta place accoutumée... viens là... près de moi... (*Il l'a fait asseoir près de lui.*) et donne-moi ton front à baiser... (*Il l'embrasse.*) Chère enfant!.. nous sommes donc enfin réunis pour ne plus nous quitter... car je t'ai promis que ce voyage serait le dernier... Je tiendrai ma promesse; j'ai trop souffert pendant ces trois interminables mois passés loin de ma fille... Sais-tu, Esther, que chaque matin tu étais ma première pensée!.... sais-tu que chaque soir mes yeux, en se fermant, se mouillaient de larmes parce que tu n'étais pas là? et si quelque chose pouvait me consoler, c'est que dans mes songes je revoyais ton image; nous nous retrouvions ici dans notre vieille maison de Francfort, toi assise à mes côtés, me racontant tes pensées et tes joies de jeune fille, moi te disant à mon tour tous mes projets pour ton bonheur; et le matin, en m'éveillant, j'étais heureux, car dans mes rêves je t'avais vue heureuse.

ESTHER, *tristement.* Dans vos rêves!

SAMUEL, *gaîment.* Et mes rêves, je l'espère, vont devenir une réalité. Oui, tu seras heureuse... les papas ont pour cela des talismans d'un effet certain; tenez, mademoiselle... voyez ce qu'on vous apporte d'Italie. (*Il va prendre des bijoux qu'il a déposés en arrivant.*) * Croyez-vous que ce collier ne fera pas ressortir la blancheur de votre cou?.. et ces bagues ne feront-elles pas bien à vos doigts?.. Mais ce n'est pas tout, ma fille... tu verras les brillantes soieries... tu verras les beau tissus de Perse... et puis enfin, ce qui éclipse tout... cette parure... tiens, cette parure qui ferait envie à une princesse!.. (*Il la lui étale sous les yeux.*) Par exemple, ce cadeau là n'est pas de moi... Non, c'est le présent de noce de ton futur.

ESTHER, *avec effroi.* Emmanuel!

SAMUEL. Tu vas le revoir après quatre ans de séparation, je te le ramène brûlant d'impatience, tout plein de ses souvenirs de jeunesse, ivre d'amour!.... Oh! oui, il t'aime ardemment!... Enfin, je l'ai vu, lui d'un naturel si impétueux, si violent... pleurer comme un enfant en parlant de son amour pour toi... Va, tu seras heureuse quand tu seras sa femme.

ESTHER, *avec saisissement.* Moi! la femme d'Emmanuel!..

SAMUEL. Ne l'as-tu pas accepté pour époux?...

ESTHER, *éclatant en sanglots.* Ah! mon père... mon père. pitié... pitié pour moi... je suis bien malheureuse!..

(*Elle va tomber à ses genoux, Samuel la retient.*)

SAMUEL. Malheureuse, dis-tu?.... que dois-je penser?.. ces larmes... (*La regardant en face.*) O mon Dieu!.... cette pâleur... ces traits amaigris... que tout-à-l'heure, dans l'excès de ma joie, je n'ai pas remarqués... Oh! tu as souffert, ma fille... Que s'est-il donc passé?.. Marguerite m'a parlé d'un malheur, d'un affreux danger... et je ne sais rien encore!.. (*Appelant.*) Marguerite!..

ESTHER, *vivement.* Oh!... ne l'appelez pas?...

SAMUEL. Mais je veux tout savoir..... mais alors tu me diras tout!..

ESTHER, *avec abandon.* Tout, mon père!.. Oh! oui, il faut que je vous ouvre mon âme..... il faut que je verse dans votre cœur tous les secrets du mien!.. car j'ai là, voyez-vous, comme un horrible poids qui m'étouffe... car je veux vous dire que

* Esther. Samuel.

j'étais une insensée quand j'ai pu croire que j'aimais Emmanuel... moi qui ne savais pas encore ce que c'était que l'amour, j'ai pu croire, quand il me parlait du sien, que je le partagesis... que mon bonheur serait de l'avoir pour époux, jusqu'au jour où un autre...

SAMUEL, *se levant à demi.* Un autre!

ESTHER, *suppliante.* Mon père..... mon père, j'ai promis que je vous dirais tout!.. mais pour que j'en aie le courage, faites, ô mon juge, que je ne lise pas d'avance ma condamnation dans vos yeux irrités!..

SAMUEL, *avec calme et anxiété.* Parlez, ma fille, parlez... ce n'est pas un juge, c'est toujours votre père qui vous écoute. (*Il se rassied.*)

ESTHER, *qui est restée debout.* Depuis un mois, mon père était parti. L'empereur venait de mourir, et la diète des sept électeurs était convoquée à Francfort. Chaque jour voyait arriver un des sept princes souverains, chaque jour c'était une fête nouvelle. On annonça l'entrée de l'électeur Louis, comte palatin du Rhin, et second vicaire du saint empire. J'y allai, accompagnée de Marguerite. La foule était immense, et elle était partout. Il y eut un moment où, pressées et presque maltraitées par toute cette multitude d'Allemands, d'étrangers, d'artisans et de soldats, les deux pauvres femmes ne purent se défendre d'un sentiment de terreur... il échappa même à la jeune fille un cri perçant!.... A ce cri, un jeune homme, qui défilait alors à la tête d'une compagnie de gens d'armes, s'avance de notre côté, et poussant son cheval jusques sur les pieds de ces hommes amassés autour de nous: « Arrière, manans, s'écrie-» t-il d'une voix à la fois douce et forte, » voulez-vous donc écraser cette jeune » fleur? » Tous s'étaient écartés, et délivrées comme par enchantement, nous nous hâtames de regagner la maison.

SAMUEL. Mais Marguerite a parlé d'assassins.

ESTHER. Huit jours s'étaient à peine écoulés... Je n'avais pas revu ce jeune homme, car la frayeur nous avait confinées à la maison, Marguerite et moi .... Un soir, nous avions veillé un peu tard... nous parlions de vous; tout à coup on frappe à la porte... « Qui est là? » dit Marguerite. — « Ouvrez, répond une voix que je n'avais entendue qu'une fois, c'est un ami qui vient vous sauver » Et à peine entré : « On en veut à vos richesses, nous dit-il.... (car c'était lui!...) à vos richesses, et s'il le faut à votre vie!.. Tout-à-l'heure, ici près, j'ai tout entendu... Les voici! éteignez la lumière!... j'ai mon épée! » J'avais à peine soufflé la lampe, que cette salle basse était envahie par trois bandits égyptiens... la fenêtre venait d'être enfoncée.

SAMUEL. O mon Dieu!..

ESTHER. Rodolphe... Il se nomme Rodolphe... se précipite au-devant d'eux; d'un seul coup de son épée, il abat à ses pieds le premier qui se présente; un autre l'attaque, et le troisième se jette sur Marguerite et moi... nous soutenons, contre cet homme, un instant de lutte désespérée...mais déjà je sentais la pointe de son poignard... lorsque Rodolphe, s'oubliant lui-même pour ne songer qu'à moi, cesse de se défendre contre son ennemi et vient frapper droit au cœur celui qui m'assassinait!....

SAMUEL. Brave jeune homme!...

ESTHER. Le troisième, le seul qui fut encore debout, profite de ce moment pour s'échapper par la fenêtre, mais auparavant il porte par derrière un coup terrible à notre défenseur!.. Rodolphe tombe!

SAMUEL. Grand Dieu!.. mort?

ESTHER. Non, mon père... mais si l'on eût essayé seulement de le transporter, c'était fait de lui!

SAMUEL. Et vous l'avez gardé, j'espère, et notre maison est devenue la sienne?...

ESTHER. Hélas! pendant un grand mois nous l'avons soigné, Marguerite et moi, nous l'avons sauvé. Oh! si vous l'aviez entendu me remercier de ce qu'il appelait mon dévoûment! si vous saviez en quels termes s'exprimait sa reconnaissance!...

SAMUEL, *avec beaucoup de bonté.* Va, ma fille, je sais tout à présent .... ce que tu pourrais me dire encore, je le devine... Il parlait de reconnaissance, n'est-ce pas, comme on parle d'amour... et toi tu as aimé celui qui t'avait sauvé la vie, et à qui tu la conservais à ton tour?

ESTHER, *les yeux baissés.* Mon père!

SAMUEL. Eh bien, ma fille, tu me diras où est ce noble jeune homme à qui je dois le salut de mon enfant; tu me conduiras vers lui, pour qu'à mon tour je lui dise merci, pour que je sache si c'est la main de ma fille qu'il demande pour prix de son dévoûment, pour que je sache si près de lui ma fille doit être heureuse. Où est-il ce généreux Rodolphe, où est-il?

ESTHER. Hélas! mon père, je l'ignore; depuis douze jours...

SAMUEL. Eh bien?

ESTHER. Il est parti!

SAMUEL. Parti! où allait-il?

ESTHER. Je n'en sais rien.

SAMUEL. Qu'a-t-il dit, le jour de son départ?

ESTHER. Il a disparu, sans avoir parlé de départ.

SAMUEL. Mais depuis ce jour?

ESTHER. Pas de nouvelles!

SAMUEL. Pas un mot avant de te quitter... pas une lettre depuis!.. Oh! tu te trompais, ma fille... sur ton récit, je me trompais aussi... ce jeune homme ne t'aimait pas, vois-tu... et il n'aura pas eu le courage de te l'avouer... la reconnaissance, le souvenir des bons soins que tu lui a prodigués... tout cela lui aura fermé la bouche; mais il ne t'aimait pas.

ESTHER, *le regardant avec égarement.* N'est-ce pas, mon père?.... Oh! oui.... oui, c'est bien cela... il ne m'aimait pas... j'ai pu m'y tromper moi... j'ai pu croire qu'il y avait franchise et vérité, là où parlait seulement l'hypocrisie et le mensonge... Mais vous, mon père, oh! vous à l'instant vous l'avez dit... il me trompait, il ne m'aimait pas!.. oh! que faire?.. que devenir? la mort, mon Dieu, la mort plutôt que le déshonneur!

SAMUEL, *épouvanté.* Ma fille, je ne vous comprends pas.

ESTHER. Eh quoi!.. ces sanglots qui m'étouffent ne vous disent pas tout mon désespoir!.. Quoi! sur mon visage désolé vous n'avez pas encore lu ma honte!

SAMUEL, *avec une explosion terrible.* Malheureuse!... (*Esther tombe à genoux*) Oh! tais-toi... tais-toi!... et l'infâme a disparu.... après t'avoir lâchement abusée.... après avoir menti, n'est-ce pas, après t'avoir promis en échange de ton amour, son amour et son nom... son nom, quel est-il?... (*Relevant sa fille.*) Esther, tu vas me dire le nom de cet homme?.. car enfin ce Rodolphe..... il a une famille..... connais-tu sa famille?

ESTHER. *pleurant.* Hélas! mon père, je le connaissais lui... lui seul!...

SAMUEL, *furieux.* Et rien... rien! pas un indice!.. Oh! je le trouverai!.. je mettrai la main sur toi, voleur de nuit, toi qui es venu conserver l'or du banquier, et qui te sauves en emportant l'honneur de sa fille!.. oh! malheur, malheur sur toi!...

ESTHER. Mon père... mon père, vous m'épouvantez... grâce!

SAMUEL, *avec un geste menaçant.* Grâce pour cet homme... pour cet homme qui a fait de toi une fille perdue!

ESTHER *avec horreur et désespoir.* Oh! tuez-moi, mon père, tuez-moi... car je ne peux plus, je ne veux plus vivre ainsi! (*Samuel rappelé à lui par la douleur de sa fille, fait deux pas en arrière et tombe dans un fauteuil, accablé. Esther, comme épuisée elle-même par l'effort qu'elle vient de faire, continue en se soutenant à peine.*) ou plutôt non... non... ne souillez pas vos mains du meurtre de votre enfant... laissez faire à ma douleur... voyez... elle m'a bien changée déjà... vous ne devez plus reconnaître votre Esther .. attendez, mon père, attendez encore un peu... oh! le cœur d'une femme ne peut pas supporter long-temps ce que je souffre!...

SAMUEL. Toi mourir!

ESTHER. Eh! que faire d'une existence flétrie!.. Mon père!.. je l'aime encore cet homme... mais j'en prends Dieu à témoin, ce n'est pas la douleur d'avoir perdu son amour... non, mais le souvenir de ma honte... voilà, mon père, voilà ce qui me fait mourir!

SAMUEL, *pleurant.* Mais je ne veux pas que tu meures, toi, mon enfant unique et bien aimée!.. sans toi que ferais-je sur terre? Oh! dis-moi, mon Esther, dis-moi que tu veux vivre encore...

ESTHER. Eh bien, mon père, eh bien, s'il est vrai que je suis la consolation, la joie de votre vieillesse, faites au moins que je n'en sois pas l'opprobre!... oh!... si vous voulez me rattacher encore à la vie, faites, mon père, que l'honneur me soit rendu!.. Oui, je le sens là, je vivrai, mon père, pourvu que je puisse vivre sans rougir!...

SAMUEL. Oui, mon enfant, oui, je te le promets, réparation te sera faite..... oui nous trouverons cet homme! fallût-il pour cela prodiguer tout l'or que j'amassais pour ton bonheur, je te le jure, cet homme qui tient entre ses mains ton honneur et ta vie, cet homme-là sera ton époux!...

ESTHER, *avec effroi, en apercevant Emmanuel qui entre.* Emmanuel!...

## SCENE IX.

LES MÊMES, EMMANUEL.

EMMANUEL. Mon père, je quitte à l'instant le comte palatin; c'est vous qu'il vent voir aujourd'hui même.

SAMUEL, *frappé d'un souvenir.* Le comte palatin!

EMMANUEL. Une litière aux armes du prince vous attend en bas.

SAMUEL, *à Esther.* Esther, c'est à la suite du palatin, n'est-ce pas, que marchaient les gens d'armes de Rodolphe ?

ESTHER. Oui, mon père.

SAMUEL. Allez, ma fille, mettez votre voile et tenez-vous prête à me suivre; nous nous rendrons tous deux à l'invitation du prince.

(*Il fait rentrer Esther à gauche.*)

EMMANUEL. Mon père ne permettez-vous pas que je salue ma fiancée?

SAMUEL. Emmanuel, ma fille ne peut être à vous.

EMMANUEL. Quo dites-vous? n'ai-je pas votre parole ?

SAMUEL. Oubliez ma parole... car je vous le répète, ma fille ne peut être à vous.

EMMANUEL. Pourquoi ?

SAMUEL, *à part.* Révéler sa honte ?... jamais ! (*Haut.*) Plus tard, Emmanuel, vous le saurez.

EMMANUEL, *à part.* Plus tard !.. D'où vient ce changement ?.. se jouerait-on de moi ?

SAMUEL, *qui s'est approché d'un bureau où il a pris une liasse de papiers.* Le palatin me livrera le coupable, ou je le dépouille de son palatinat, et je fais du vicaire de l'empire un mendiant !

FIN DU PREMIER ACTE.

# ACTE II.

Petit salon à l'hôtel du Comte Palatin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

BONNIVET, UN GENTILHOMME.

BONNIVET. Monsieur lo gentilhomme, annoncez l'amiral Bonnivet

LE GENTILHOMME. Son altesso est enfermée; elle n'est pas seule.

BONNIVET, *à lui-même.* J'attendrai. (*Le gentilhomme se retire au fond.*) L'amiral Bonnivet, l'ambassadeur du roi de France, faire antichambre chez un petit prince Allemand... le comte palatin du Rhin !.. un de ces roitelets près desquels, en temps ordinaire, le roi, mon maître, n'envoie pas même un chargé d'affaires. Bonnivet, mon ami, un homme d'état, un diplomate surtout doit savoir faire à propos un sacrifice d'amour-propre comme un sacrifice d'argent : ayez donc de la complaisance et des adulations au service de toutes les vanités, comme aussi au service, de toutes les cupidités des bons à payer et des écus de France. Ainsi saisje, pardieu !.. c'est incalculable ce que je dépense ici de patience et d'argent !.. Je mène grand train les quatre cent mille écus du roi... Espérons que Dieu, mon adresse et la vénalité y aidant un peu, nous arriverons à faire du roi de France un empereur d'Allemagne, de François Ier Charlemagne ! Je serais curieux de savoir ce que nous oppose notre fameux rival, le roi d'Espagne; il me fait l'effet d'un homme qui bat en retraite. Ses marchands d'Anvers lui auront sans doute refusé l'argent promis... il doit être cruellement embarrassé ! pendant ce temps-là, je gagne du terrain. Décidément les bons Allemands ne sont pas forts. Je m'étais d'abord fait un monstre de ce que j'entreprenais... mais je les joue sous jambe. Il suffit de connaître le côté faible de chacun; celui-ci, par exemple... le comte palatin du Rhin... second vicaire de l'empire... un ambitieux .. voilà tout; un homme qui n'a qu'un désir, c'est d'arriver à réunir sous sa seule dépendance les deux grands cercles du haut et du bas Palatinat. Flattons sa manie... promettons tout... on tiendra ce qu'on pourra. (*Prenant une plume et du papier.*) Au lieu de rester à ne rien faire, annonçons-lui ma visite par deux mots... deux mots seulement, mais qui le flatteront. (*Ecrivant.*) « Je reçois l'assurance du Roi, mon maître... » (*Parlé.*) Un petit mensonge diplomatique... ça coûte si peu, et ça rapporte tant !

(*Il continue d'écrire. Le Margrave entre de la droite.*)

## SCENE II.

LE MARGRAVE, BONNIVET.

LE MARGRAVE, *sans voir Bonnivet.* Quelle peut être l'intention de mon cousin le palatin ?.. d'où peut venir sa générosité ? il m'ouvre sa bourse... j'ai commencé par accepter, et il s'engage à m'ouvrir celle de Didier... de mieux en mieux, car je ne crois pas à la gêne momentanée du vieux financier. Mais enfin, pourquoi le Palatin veut-il pouvoir compter sur moi ?.. serait-il l'agent secret du roi d'Espagne ?.. tant mieux encore !.. celui-là est mon homme, si ce qu'on dit de sa richesse...

BONNIVET, *appelant.* Monsieur le gentilhomme... (*Le gentilhomme s'approche. Bonnivet lui remet un papier ; le Gentilhomme sort par la droite.*)

LE MARGRAVE, *apercevant Bonnivet.* Ah ! diable ! le ministre français... encore un homme très-aimable... toujours offrant, toujours donnant.

BONNIVET, *se levant.* Monseigneur... (*A part.*) Autre jeu avec celui-là; des promesses sonnantes et des flatteries monnoyées.

LE MARGRAVE. Bonjour, amiral; votre fête d'hier était toute française... c'est-à-dire charmante.

BONNIVET. Je suis heureux que votre altesse...

LE MARGRAVE. Par exemple un peu ruineuse.

BONNIVET. Pour moi?..

LE MARGRAVE. Non, pour ceux qui ont joué.

BONNIVET. Ce n'est pas, je pense, l'avis de madame la Margrave?

LE MARGRAVE. Si vraiment!

BONNIVET. J'ai suivi jusqu'à deux heures du matin le jeu de la princesse... une veine admirable!

LE MARGRAVE. Oui, mon ami, mais de deux heures à cinq, quelle décadence!..

BONNIVET. En vérité?

LE MARGRAVE. Dix mille ducats, mon cher, dix mille...

BONNIVET. Que vous avez payés?

LE MARGRAVE. Que je voudrais payer... mais je suis dans une gêne...

BONNIVET, *à part.* Diable! diable!.. mais il me revient bien cher celui-là.

LE MARGRAVE. On ne peut pas non plus mettre toujours ses amis à contribution... on a beau leur être dévoué... comme ils vous le sont eux-mêmes.

BONNIVET, *à part.* Ah! à la bonne heure!.. il devient raisonnable.

LE MARGRAVE. Heureusement on parle d'un banquier flamand arrivé ici, depuis quelques jours, avec de grosses sommes d'argent qu'il vient mettre à la disposition de la haute noblesse.

BONNIVET. Un Flamand?

LE MARGRAVE. Vander Ruisdal, de Bruges.

BONNIVET, *à part.* Un Flamand!.. c'est pour le roi d'Espagne... Diable! n'attendons pas qu'il m'enlève cette voix-là.

LE MARGRAVE. Adieu, cher amiral, je cours chez mon Brugeois.

BONNIVET. Que dites-vous là, Monseigneur?.. puiser autre part que dans ma bourse...

LE MARGRAVE. Mais ça doit vous gêner... votre bourse est celle d'un simple gentilhomme.

BONNIVET. Dans la bourse du roi, mon maître... car c'est la signature de votre cousin le roi de France que j'ose vous prier d'accepter. (*Il lui présente un bon.*)

LE MARGRAVE, *le prenant.* De souverain à souverain, mes scrupules disparaissent: mon cousin, François de Valois, sait combien je lui suis dévoué!

BONNIVET. Il peut compter sur monseigneur?

LE MARGRAVE. A la vie, à la mort. (*A part.*) Sur cette signature-là, j'aurai chez Didier de l'argent comptant.

BONNIVET. Que votre altesse me permette de réclamer d'elle un premier service?

LE MARGRAVE. Parlez.

BONNIVET. Dans huit jours, c'est le 28 juin, le grand jour, celui de l'élection; je voudrais donner, ce jour-là, une fête plus magnifique que tout ce que nous avons fait... un bal masqué... à la vénitienne. J'ai rapporté cela d'Italie... Monseigneur veut-il pour cette nuit-là me prêter son palais?

LE MARGRAVE. Volontiers... mais je n'ai à Francfort qu'un palais... de louage; rien de ce qu'il faut...

BONNIVET. Oh! cela me regarde; je vous demande seulement la permission de dépenser chez vous, cette nuit-là, quinze à vingt mille écus de France; la fête sera censée donnée par vous, et croyez qu'elle vous fera honneur.

LE MARGRAVE. Liberté entière, cher amiral... ma maison est la vôtre.

BONNIVET. Et je compte toujours que votre altesse ne me fera jamais l'injure d'avoir recours aux Flamands?

LE MARGRAVE. Jamais, mon cher! (*A part.*) Je saurai chez Didier si c'est pour le roi d'Espagne que le Palatin agit... et ce qu'on pourrait attendre de ce côté-là. (*Haut, en s'en allant.*) A vous, amiral, toujours à vous.

(*Il sort par le fond. Bonnivet salue profondément.*)

## SCENE III.

LE GENTILHOMME, BONNIVET, *puis* LE PALATIN.

BONNIVET. Oh! oui, celui-là est bien à moi! je voudrais être sûr de mes quatre voix, comme je le suis de la sienne et de celle du Palatin!.. Ah! l'on vient pour m'introduire... mon courrier a produit son effet.

LE GENTILHOMME, *entrant.* Son altesse électorale présente à monsieur l'ambassadeur l'expression de ses regrets; une affaire de haute justice empêchera monseigneur de recevoir aujourd'hui monsieur l'amiral.

BONNIVET, *un moment interdit.* Ah!.. au fait je n'ai rien de bien pressé à lui dire... je suis sûr de lui. Courons chez l'archevêque de Cologne... et de là un tour chez

Digitized by Google

le banquier Didier... car ma bourse se vide. (*Il sort.*) *

(*A peine Bonnivet est-il parti que le Palatin entre par la porte de droite : il fait quelques pas vers la porte du fond par où est sorti Bonnivet, et puis s'arrête, et dit en souriant :*)

LE PALATIN. Pauvre fou! l'aplomb, la confiance, la naïveté d'un français! de l'esprit sans doute, mais pas l'ombre du calcul... où diable a-t-on imaginé de faire de ça un homme d'état? (*A u gentilhomme.*) Le marchand est arrivé?

LE GENTILHOMME. Il attend.

LE PALATIN. Qu'il entre... et personne pour nous interrompre. (*Le Gentilhomme sort.*) Relisons les offres de Bonnivet. (*Lisant le papier que Bonnivet lui a fait remettre.*) «Je reçois l'assurance du roi, mon maître, »que le premier acte de son avènement à »l'empire, sera la réunion en un seul élec»torat de tous les pays compris sous la »double dénomination de cercle du Haut »et du Bas-Rhin», et cet électorat sera la »propriété du comte palatin.» Bien obligé, cher amiral, il me faut mieux que cela; il me faut ce que le roi, votre maître, ne peut me donner; le marchand Didier le peut, et il me le donnera.

## SCENE IV.

### LE PALATIN, SAMUEL.

LE PALATIN. Approchez, monsieur Didier, et asseyez-vous.

SAMUEL, *fléchissant le genou.* Justice, monseigneur, justice... Pendant la vacance du trône impérial, c'est vous et monseigneur de Saxe qui êtes chargés, comme vicaires de l'empire, de faire respecter les droits de chacun... Je viens vous demander justice!

LE PALATIN. Relevez-vous, c'est pour vous la rendre que je vous ai mandé près de moi.

SAMUEL. Quoi! vous savez déjà...

LE PALATIN. Qu'un homme a profité de votre absence pour se faire aimer de votre fille.

SAMUEL. Pour la déshonorer!... et puis il l'a abandonnée en proie à la honte, au désespoir... Il a disparu!

LE PALATIN. Par mon ordre.

SAMUEL. C'est vous...

LE PALATIN. Moi qui l'ai fait enlever.

SAMUEL. Vous, monseigneur!.... Ah! vous me rendrez ma fille, vous la sauverez, n'est-ce pas?.... Vous forcerez cet homme à lui faire réparation!

LE PALATIN. Ne vous l'ai-je pas dit déjà?.. c'est pour l'obtenir que vous êtes ici. Voyons, maintenant, qu'exigez-vous?

SAMUEL. Que cet homme soit l'époux de ma fille.

LE PALATIN. Son époux!... Mais vous n'avez donc pas réfléchi, Didier, que ce jeune homme pouvait appartenir à une noble famille? Et c'est en effet ce qui arrive : celui que vous voulez pour gendre est un des premiers gentilshommes de ma cour et de l'Allemagne, et je doute qu'il veuille épouser la fille d'un marchand.

SAMUEL. C'est pourtant ce qu'il a juré de faire. Et tout en ignorant la naissance et le nom du grand seigneur, la fille du marchand avait encore trop haute idée de sa noblesse, car elle a cru qu'il était assez noble pour ne pas manquer à son serment!

LE PALATIN. La parole d'un gentilhomme est sacrée, en effet : et si ce jeune homme... que je connais... a donné la sienne, il l'a donnée avec la ferme volonté de la tenir. Mais, au-dessus de sa volonté de vingt ans, il en est une plus forte, et dont il vous sera bien difficile de triompher, celle de nobles parens, celle d'un père surtout, trop fier peut-être de sa naissance et de son haut rang, pour consentir à une mésalliance.

SAMUEL, *brusquement.* Mais s'il est noble, je suis riche!... et d'une richesse telle qu'on trouverait sans doute plus facilement dix nobles comme lui, qu'un riche comme moi.

LE PALATIN, *souriant.* Je crois, ainsi que vous, que cette compensation en vaut bien une autre. J'ajouterai même qu'aidé de la haute influence que j'exerce, comme souverain, sur toute cette famille, je me ferais fort de l'amener à comprendre et les avantages et la nécessité d'une alliance avec maître Didier, si une fois j'en avais pris, avec maître Didier, l'engagement solennel.

SAMUEL. Eh bien! cet engagement, altesse, maître Didier vous supplie de le prendre à telles conditions qu'il vous plaira d'imposer.

LE PALATIN. Des conditions! Eh! vraiment, maître, je ne peux imposer..... je ne veux exiger rien; vous concevez que, dans cette affaire, tout doit dépendre de vous.

* Le Palatin, le Gentilhomme.

SAMUEL, *qui l'a observé pendant qu'il parlait.* De moi?

LE PALATIN, *appuyant.* De vous... seul.*

SAMUEL. Soit donc, altesse..... Je crois vous comprendre, et je vais droit au but : pas de demi-parole, monseigneur, mettez tout de suite votre pensée à nu devant moi, comme j'ai mis devant vous mon cœur à découvert... Il dépend de moi, dites-vous, que vous fassiez tout pour m'obtenir réparation?... Bien. Cela veut dire, n'est-ce pas, que tous vos efforts pour arriver à ce but, seront autant de sacrifices faits par vous au seul désir de m'être agréable; cela veut dire aussi que le marchand Didier, le plus opulent financier de l'Europe, est assez riche pour payer et bien payer ce qu'on fait pour lui; cela veut dire encore que le comte Palatin du Rhin, dont tous les biens sont grevés de lourdes hypothèques; qui a même aliéné déjà une partie de son patrimoine; qui, chaque jour, peut se voir dépouillé, exproprié de ce qui lui reste encore, puisque tous ses titres de propriété servent de gages à ses créanciers, ou, pour mieux dire, à son créancier, car il n'en a plus qu'un, c'est le marchand Didier, et le prince le sait; que le comte Palatin, dis-je, est dans cette position où un homme ne fait rien pour rien... Ai-je bien compris, altesse, tout ce que signifient vos paroles?

LE PALATIN, *froidement.* Continuez.

SAMUEL. A cela, monseigneur, le marchand répond que le raisonnement du prince est juste... non pas juste comme un des dix commandemens de Dieu, mais juste comme une addition; et, en sa qualité de marchand, il l'accepte et dit au prince : En échange de l'honneur que vous ferez rendre à ma fille et à mon nom, je vous rendrai, moi, toute votre fortune; est-ce marché conclu, ou combien vous faut-il en sus?

LE PALATIN *le regarde un moment en face, et lui dit :* J'aime ta franchise, Didier.

SAMUEL, *froidement.* Mais vous trouvez qu'elle n'offre pas assez?

LE PALATIN. C'est vrai.

SAMUEL. C'est que ma franchise ne sait pas encore au juste quel est le prix de la vôtre.

LE PALATIN. C'est encore vrai.

SAMUEL. Dites hardiment votre dernier mot, monseigneur; vous tenez le père, le marchand ne lésinera pas.

LE PALATIN. Tu m'offres de refaire de moi un comte palatin, car je ne le suis plus, je ne suis plus que ton débiteur; tu me rendras, n'est-ce pas, mes évêchés de Bâle, de Strasbourg et de Worms; mes abbayes de Fuldes et de Munster; mes bonnes villes de Manheim, de Frankendal et de Heidelberg? Et moi, je te réponds : Tout cela est beaucoup, comparé au peu qui me reste, mais cela n'est pas assez pour moi; mais cela n'est rien à côté de ce que je veux être, de ce que toi, Didier, tu peux faire que je sois.

SAMUEL. Que voulez-vous donc, monseigneur?

LE PALATIN, *fièrement.* Je veux être empereur d'Occident.

SAMUEL, *stupéfait.* Empereur!

LE PALATIN. Ne me crois-tu pas de force à porter le sceptre?

SAMUEL. Oh! ce n'est pas là, monseigneur, ce que je discute... Je vous crois la tête et le bras assez forts pour gouverner un empire : mais que, voulant devenir empereur, ce soit à moi que vous vous adressiez; mais que moi, simple et chétif marchand, je puisse vous donner un trône, voilà, je l'avoue, ce que je ne puis comprendre.

LE PALATIN. Et pourtant ce pouvoir, qui t'étonne et que tu ignores, il est dans tes mains.

SAMUEL. Dans mes mains, altesse!.... mais quelle puissance me supposez-vous donc?

LE PALATIN. La plus forte de toutes... celle de l'or.

SAMUEL, *étonné.* Et vous croyez qu'avec de l'or, on peut...

LE PALATIN. On peut ce qu'on veut. Ta fortune, quelle est-elle?...

SAMUEL. Est-ce qu'il est indispensable que vous le sachiez?

LE PALATIN. Tu refuses de me la faire connaître?

SAMUEL. Par une excellente raison... je ne la connais pas moi-même.

LE PALATIN. Bien!... Tu possèdes au moins... dix fois ce que je possédais?

SAMUEL, *avec complaisance.* Oh! j'en possède bien vingt fois autant... et cinquante... et cent fois encore avec.

LE PALATIN, *avec joie et avec feu.* Bien!... bien!... nous achetons le collége électoral.

SAMUEL. Le collége!...

LE PALATIN. Oui, comprends-tu?... Les voix des électeurs, nous les achetons, nous les payons toutes!... A l'un, nous donnons des châteaux... à l'autre, une

* Samuel, le Palatin.

province... Celui-ci est duc, nous le faisons roi; celui-là archevêque, nous le faisons pape...

SAMUEL. Mais, monseigneur, ils sont trois archevêques.... nous ne ferons pas trois papes.

LE PALATIN, *sans l'écouter*. Pour tout cela, que faut-il?... de l'or, beaucoup d'or...

SAMUEL, *étourdi d'abord, puis réfléchissant*. Pardon, monseigneur, pardon... permettez que je ressaisisse le fil de mes idées; tout ce que vous me dites est quelque chose de si nouveau pour moi!... et cependant je conçois que cela puisse être vrai... Oui... oui, avec de l'or on doit tout faire... et assurément j'en ai beaucoup... j'en ai... (*S'arrêtant.*) Ah! il y a seulement le cas où quelqu'un en aurait plus que moi, quelqu'un... des concurrens.

LE PALATIN. Impossible! les concurrens ne sont pas à craindre : les prétentions de Henri d'Angleterre ne sauraient être sérieuses; le jeune roi Charles est à peine assis sur son nouveau trône d'Espagne, et d'ailleurs son grand-père Maximilien a vainement essayé, de son vivant, de le faire élire roi des Romains; quant au Valois, il n'a pas un écu à son service, sa conquête du Milanez l'a ruiné. Vous le voyez, mon cher, toutes les chances sont pour votre protégé; à vous la gloire de faire un empereur!

SAMUEL. Et ma fille? Sauverez-vous ma fille?...

LE PALATIN. Votre fille devient l'épouse de l'homme qu'elle aime... quels que soient le nom, le rang, la famille de cet homme, car telle sera ma volonté... la volonté de l'empereur! A mon tour c'est moi qui vous dis : « Est-ce marché conclu? »

(*Il lui tend la main.*)

SAMUEL, *la touchant*. Altesse, j'ai touché votre main; entre nous autres marchands, c'est parole donnée. Que dois-je faire?

LE PALATIN. A moi les premières démarches.... les premières sollicitations auprès des électeurs; à vous le soin d'en finir avec eux; à vous les offres à faire, les conditions à régler. Aujourd'hui même vous en verrez un... c'est cet excellent margrave, à qui j'ai dit de passer chez vous; vous savez mieux que moi comment le prendre, d'ailleurs il est tout préparé, je vous l'abandonne. Inutile de vous dire que, dès aujourd'hui, rupture complète avec nos ennemis; porte et bourse fermées au Bonnivet, aux Flamands et aux autres. Adieu! jour par jour, heure par heure, tenez-moi au courant de ce que vous ferez; et songez que tout ce que vous ferez pour ma gloire, vous le ferez pour l'honneur de votre fille.

SAMUEL. Un mot encore, altesse : le nom de l'homme que vous promettez de me donner pour gendre?

LE PALATIN. C'est un secret que le comte palatin doit tenir caché, mais que vous apprendrez de la bouche de l'empereur.

(*Il va pour sortir.*)

SAMUEL, *l'arrêtant d'un geste*. De la bouche de l'empereur?... Mais, quand vous serez empereur, altesse, c'est que le marchand aura fait avec son or tout ce qu'il faut pour cela; et s'il vous plaisait alors de refuser au marchand...

LE PALATIN. De la défiance?... Eh bien! pour que vous ne fassiez aucun doute de ma franchise et de ma loyauté, je vous engage ici ma parole de souverain, qu'avant la fin de la journée vous connaîtrez le futur époux de votre fille.

(*Il sort par la droite.*)

## SCENE V.

SAMUEL, *seul*.

Est-ce un rêve?.. Suis-je bien éveillé?.. Est-ce bien moi qui parlais tout à-l'heure?... et que viens-je de promettre? J'ai promis à cet homme de lui donner l'empire!... Eh! mais, par Abraham!... je suis donc quelque chose sur terre, moi? Samuel le juif, Samuel le mécréant, Samuel le banni va faire un empereur! Il donne un maître au monde, lui qui, pour obtenir un coin de terre où on lui permît de vivre, a dû changer son nom, mentir à son Dieu, se renier lui-même! Ah! j'étais donc bien inspiré quand je me disais : Soyons riche! Je ne me trompais donc pas quand je pensais, en contemplant mon Esther : elle n'a ni rang, ni noblesse, elle est d'une race proscrite et méprisée; qu'elle ait de l'or, l'or fait tout pardonner... l'or la fera grande, noble, respectée comme la fille d'un baron du saint empire!... Chère enfant!... ici près, elle m'attend... oh! j'ai hâte de lui porter une parole de consolation. (*Il va pour sortir, puis s'arrêtant.*) Mais ce Palatin est-il de bonne foi?... je le connais. . ambitieux à l'excès... n'ayant

rien de sacré .. capable de tout immoler à son intérêt. Oui, mais ici son intérêt veut qu'il soit sincère, et qu'il tienne ce qu'il a promis. Nous verrons bien : aujourd'hui même, a-t-il dit, je connaîtrai cet homme, et cet homme, il me l'a avoué, est un des premiers de sa cour... Oh! je suis impatient...

( *Il demeure absorbé dans ses réflexions; Rodolphe entre vivement du fond; un gentilhomme du palatin le suit.* )

## SCENE VI.

### RODOLPHE, UN GENTILHOMME, SAMUEL.

RODOLPHE. Libre! je suis libre enfin!... ( *Au gentilhomme.* ) Et c'est monseigneur qui en a donné l'ordre?

LE GENTILHOMME. Il n'y a qu'un instant. Monseigneur le Palatin a de plus ajouté qu'il désire, en sortant tout-à-l'heure, retrouver ici votre altesse.

RODOLPHE. C'est bien. Je vais attendre ici. ( *Le gentilhomme sort.* )

SAMUEL, *à part, sans voir Rodolphe.* Il m'en coûte de retourner vers ma fille sans pouvoir lui dire au moins : « Son nom, Esther, je sais son nom! »

RODOLPHE, *regardant Samuel.* Que vois-je!... est-ce une illusion?

SAMUEL, *l'apercevant, à part.* Quelqu'un! si j'osais interroger...

RODOLPHE, *de même.* Non... je ne me trompe pas... c'est lui!

SAMUEL. Suis-je connu de vous, jeune homme?

RODOLPHE. Si je le connais! lui qui a sauvé ma jeunesse, qui m'a rendu à ma mère!

SAMUEL. Je ne me souviens pas...

RODOLPHE. Oh! je m'en souviens, moi... Vous avez pu m'oublier, car je suis homme aujourd'hui, et mes traits alors n'étaient que ceux d'un enfant; mais l'enfant a conservé dans son cœur l'image du vieillard...

SAMUEL. Expliquez-vous!...

RODOLPHE. Il y a dix ans, un homme, qui aujourd'hui encore est une puissance en Allemagne, François Sickinghen était déjà redoutable comme chef d'aventuriers. Aujourd'hui il est à la tête d'un corps franc, à cette époque il commandait une bande de pillards. Cet homme venait d'incendier et de mettre à contribution toute une province du palatinat, et il traînait prisonniers à sa suite plusieurs enfans pauvres, dont les parens n'avaient pu payer la rançon : j'étais au nombre de ces enfans.

SAMUEL. Serait-ce vous dont la mère, qui habitait aux environs de Heidelberg, avait suivi le ravisseur de son fils jusqu'aux portes de Francfort?

RODOLPHE. Et c'est vous, homme généreux, qui, voyant les larmes de l'enfant et le désespoir de la mère, avez payé de votre bourse les quatre mille florins exigés pour ma rançon. Oh! depuis ce temps, mon bienfaiteur, que de fois j'ai pensé à vous! Mais, ne vous retrouvant nulle part, ne retrouvant non plus chez aucun homme cette générosité si rare dont vous aviez ébloui mes regards d'enfant, j'avais fini par douter que vous fussiez un homme; par me dire que mon bon ange était une fois descendu sur terre pour me sauver, et puis était remonté au ciel!

SAMUEL, *lui prenant les mains.* Excellent jeune homme!... Et depuis, qu'êtes-vous devenu? La fortune vous a souri, n'est-ce pas? vous êtes heureux?

RODOLPHE. Heureux!.. je devrais l'être... car je suis riche, je suis prince.

SAMUEL. Prince!

RODOLPHE. Cela doit vous surprendre, en effet, vous qui m'avez connu pauvre et sans appui. Ma naissance... je l'avoue aujourd'hui que mes paroles ne peuvent plus faire rougir ma mère, ma naissance fût le fruit d'une faute; le secret m'en fut révélé par ma mère à son lit de mort; et c'est quelques jours après, lorsque j'aurais pu me croire orphelin, que, légitimé et reconnu par mon père, je fus déclaré héritier présomptif du comte palatin du Rhin.

SAMUEL. Le comte palatin est votre père?

RODOLPHE. Et je vous prie, mon excellent et vieil ami, de ne pas m'épargner auprès de mon père. Avez-vous quelque demande à faire, quelque grâce à solliciter? Fournissez-moi l'occasion de vous rendre service, faites que je vous sois bon à quelque chose.

SAMUEL. Votre altesse me tente...

RODOLPHE. Oh! pas d'altesse entre nous deux... Appelez-moi toujours votre ami.

SAMUEL. Eh bien donc, mon jeune ami, dites-moi... vous serait-il possible de me montrer réunis ensemble tous les gentilshommes composant la maison de monseigneur le Palatin?

RODOLPHE. Voici l'heure où tous se ras-

Digitized by Google

semblent dans la galerie voisine; si vous voulez m'y suivre...

SAMUEL. Je voudrais ne pas vous y accompagner seul : ici près, une jeune fille m'attend; si vous le permettez...

RODOLPHE. Je vous l'ai dit, je suis tout à vos ordres.

SAMUEL. S'il est parmi eux, Esther le reconnaîtra !

( *Il sort rapidement par la gauche.* )

RODOLPHE, *un moment seul.* Quel est son dessein?... ce ne peut être seulement un motif de curiosité. ( *Regardant à gauche.* ) Il revient..... la dame est voilée!.... quel mystère!

## SCÈNE VII.

RODOLPHE, SAMUEL, ESTHER *voilée.*

SAMUEL. Viens, ma fille, tu vas le voir; prends la main de ce gentilhomme.

ESTHER, *reconnaissant Rodolphe.* Ciel!

SAMUEL. Qu'as-tu, mon enfant?

ESTHER, *bas à son père.* C'est lui... c'est Rodolphe!...

RODOLPHE. Rodolphe!... l'ai-je bien entendu?... Quoi! vous êtes...

RODOLPHE. Je suis Rodolphe, comte de Heidelberg. Qu'avez-vous, mon ami?... pourquoi cette colère en entendant mon nom?... qu'a pu vous dire cette jeune fille?

SAMUEL. Vous voulez savoir ce qu'elle m'a dit?... Elle m'a dit que le prince Rodolphe, qui reconnaît, après dix ans, le visage de qui l'a sauvé, ne reconnaît pas, après douze jours, la voix de celle qu'il a déshonorée!

( *Il arrache le voile de sa fille.* )

RODOLPHE. Que vois-je?... Esther ici!.. en croirai-je mes yeux?...

SAMUEL. Ah! oui, demandez à vos yeux s'ils ne vous trompent pas... demandez leur si c'est bien là cette Esther, votre victime... cette femme si fraîche et si belle, quand vos regards ont, pour la première fois, rencontré ses regards; vous avez peine à la reconnaître, n'est-ce pas... aujourd'hui que vous la revoyez pâle et mourante? Comte de Heidelberg, voilà votre ouvrage!... Tout-à-l'heure, à cette même place, votre altesse a daigné se souvenir et me remercier de ce qu'a fait jadis pour elle ma générosité; à mon tour, prince, de vous remercier aujourd'hui de ce que fait pour moi votre reconnaissance.

RODOLPHE, *fléchissant le genou* Oh! pardon!... pardon!...

SAMUEL. Je vous ai donné la liberté, je vous ai rendu à votre mère; et vous, pour prix de ce que j'ai fait, vous avez flétri, assassiné ma fille... Oui, assassiné!.. car c'est votre trahison, c'est votre lâche abandon qui la tue!...

RODOLPHE. Moi, l'abandonner!... oh! cette perfidie je n'en suis pas coupable; je le jure par tout ce qu'il y a de sacré au monde, par le souvenir de ce que vous avez fait pour mon enfance! Si, depuis douze jours, j'ai disparu, ce n'est pas que je sois devenu parjure à mon amour, à mes sermens; non... C'est qu'il y a douze jours, à l'improviste, sur un ordre de mon père, je me suis vu enlevé, enfermé ici, gardé à vue... Que je meure si je meus d'un mot!

ESTHER, *à part.* Que dit-il?...

SAMUEL, *à part.* En effet... par son ordre, a dit le Palatin. (*Haut.*) Et vous l'aimez?...

RODOLPHE. Si je l'aime! elle à qui j'ai promis, à qui je jure encore de donner le nom d'épouse!...

ESTHER, *à part.* Son épouse!... ô mon Dieu, avez-vous donc pitié de moi?...

RODOLPHE. Esther, un mot... un seul mot de votre bouche... daignez dire à votre père que vous vous souvenez de mes sermens, que vous vous en souvenez pour y croire!... Quand vous les avez reçus, vous ne doutiez pas de ma sincérité, eh bien! aujourd'hui que je vous revois, c'est encore pour jurer que mon bonheur, que ma gloire serait de mettre le mondo à vos pieds!

ESTHER, *à Samuel.* Mon père!...

SAMUEL. Oui, ma fille, oui, c'est à ton père de répondre : Rodolphe, j'essairais en vain de ne pas croire à vos paroles; non, je ne puis garder contre vous ni colère, ni défiance : cet air de franchise et de loyauté qui m'attira jadis vers le pauvre enfant, je le retrouve aujourd'hui sur le visage de l'enfant devenu homme, du pauvre devenu prince.

ESTHER. Un prince... lui! Rodolphe!

SAMUEL. Oh! que ce titre ne t'épouvante pas, ma fille; le prince sera le gendre du marchand, car son père vient de m'en donner sa parole de souverain.

ESTHER. O bonheur!

RODOLPHE. Quoi! mon père vient do consentir?... Ah! c'est donc pour cela

Digitized by Google

que tout-à-l'heure il m'a rendu à la liberté... c'est depuis ce moment que j'ai reçu l'ordre de venir l'attendre ici.

SAMUEL, *vivement*. Que dites-vous? si vous êtes venu ici, c'est par son ordre? ce n'est pas le hasard, c'est sa volonté qui vous envoie vers moi? ah! merci, prince, merci de ce que vous m'apprenez! Je rougis de le dire, j'ai honte de l'avouer, un instant j'ai douté de votre père. Mais puisqu'il tient si noblement sa parole, puisqu'ainsi qu'il l'avait dit j'ai pu connaître, avant la fin de cette journée, le futur époux de ma fille, écoutez-moi: (*tirant de son sein les papiers qu'il a pris au premier acte*) j'ai là, dans ma main, toute la fortune de votre père: ces titres, en ce moment, sont à moi, non plus à lui. Eh bien! c'est à vous, mon gendre, que je les confie. (*Il les lui donne.*) Votre père vous dira ce que j'ai promis de faire pour lui, en échange de la parole qu'il m'a donnée que vous seriez l'époux de ma fille; et quand il vous aura répété qu'il est prêt à exécuter toutes les conventions faites entre nous deux, alors vous lui rendrez, de ma part, toute sa fortune: c'est le premier gage qu'il aura reçu de la fidélité scrupuleuse que je veux apporter à faire pour lui comme il fera pour moi.

LE GENTILHOMME, *entrant*. Monseigneur le Palatin.

SAMUEL, *à Rodolphe*. Cachez ces titres; je vais prendre congé du prince: je ne veux pas que, moi présent, il soit question de cette affaire.

(*Rodolphe serre les papiers. Entre le Palatin.*)

## SCENE VIII.

### RODOLPHE, LE PALATIN, SAMUEL, ESTHER.

LE PALATIN. Je suis aise, M. Didier, de vous voir encore ici... de vous y voir avec le prince Rodolphe.

SAMUEL, *avec expression*. Avec le prince Rodolphe... et ma fille.

LE PALATIN. Fort bien, vous êtes content, j'espère?

SAMUEL. Oui, monseigneur, je pars content... car j'emporte la certitude que je vais travailler au bonheur de mon enfant.

LE PALATIN. Parlez... vous reste-t-il encore quelque défiance?

SAMUEL. Le prince Rodolphe vous dira que non.

LE PALATIN. Hâtons-nous donc. Je vais voir nos électeurs, l'archevêque de Cologne d'abord; demain je vous donnerai de ses nouvelles.

SAMUEL. Je ferai en sorte, monseigneur, que le margrave de Brandebourg aille vous porter des miennes. Je vous quitte, altesse, pour aller tenir tout ce que j'ai promis. (*Il sort avec Esther.*)

## SCENE IX.

### LE PALATIN, RODOLPHE.

LE PALATIN, *les regardant aller*. Ah!... c'est là sa fille?... elle est fort bien.

RODOLPHE. Un ange, mon père, un ange!... et Didier m'a dit que vous donniez à tout votre approbation?

LE PALATIN. Oui, à tout ce qu'il a promis de faire pour ma grandeur future.

RODOLPHE. Et qu'a-t-il promis? J'entends qu'il est question entre vous de leurs seigneuries électorales.

LE PALATIN. Il a promis de changer ma couronne de comte en une couronne impériale.

RODOLPHE. Vous aspirez à l'empire, monseigneur?

LE PALATIN. Didier paiera les frais de mon élection; je serai empereur d'Allemagne, et vous, prince, vous serez roi des Romains.

RODOLPHE. Quoi! c'est un trône que je partagerai avec Esther!.. Quoi! ce sont là, monseigneur, les promesses que vous avez échangées avec son père?

LE PALATIN, *allant s'asseoir à la table à gauche*. Oui... j'ai promis... et j'ai cru voir que le marchand a foi dans mes promesses? *

RODOLPHE, *tirant les papiers de son sein*. Pour preuve de son entière confiance, cet homme généreux en m'appelant son fils... (*Il va présenter les papiers.*)

LE PALATIN, *souriant*. Son fils!... comment! déjà il vous appelle son fils? A merveille!

RODOLPHE, *avec une réserve soupçonneuse*. Vous souriez, monseigneur?... Eh quoi! votre intention.... Oh! non... vous ne vous ne voulez pas le tromper?..

LE PALATIN. Vous êtes fou... est-ce qu'on trompe ces gens-là?

RODOLPHE. Mais s'il tient la parole qu'il vous a donnée?...

LE PALATIN. S'il me fait empereur?... raison de plus, je pense, pour qu'il me soit impossible de tenir la mienne. Fils unique d'un empereur, vous ne conser-

* Rodolphe, le Palatin.

Digitized by Google

veriez pas, j'espère, la ridicule pensée d'épouser une fille de comptoir?

RODOLPHE, *à part.* Oh! quelle perfidie! et lui, dont la noble franchise...

LE PALATIN. Quels papiers tenez-vous là? (*Etendant la main.*) Quelque supplique, sans doute, dont vous vous êtes chargé...

RODOLPHE. Non, mon père... non... Des papiers sans importance... un travail relatif... à l'organisation... d'une nouvelle milice... travail incomplet encore... (*A part, en les enfermant dans son sein.*) Non, je n'ai plus le droit de les rendre... c'est à Didier que je dois les remettre.

LE PALATIN. Nous verrons ce chef-d'œuvre quand il sera terminé; continuez à occuper les loisirs de votre solitude. Je vais faire ma cour à nos électeurs; avant un mois, ils viendront grossir la mienne... et la vôtre aussi, mon fils. (*Appelant.*) Du monde!

(*La porte du fond s'ouvre. La galerie est remplie de gardes.*)

RODOLPHE, *à part.* Que je sorte seulement, et Didier saura tout. (*Haut.*) Monseigneur permet que je l'accompagne?

LE PALATIN, *avec intention.* Non, Rodolphe, vous resterez ici. Vous avez vu ce matin maître Didier; cette entrevue ne pouvait que servir mes projets. Mais à présent (*avec autorité*), je veux que vous restiez. (*A un officier.*) Capitaine, rien de changé à votre consigne, que, sous aucun prétexte, le prince ne puisse sortir du palais!

(*Il sort par le fond.*)

RODOLPHE, *à part.* O mon Dieu! la ruine pour mon bienfaiteur... le déshonneur pour mon père... et je ne suis pas libre!

(*Il tombe abattu dans un fauteuil.*)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

---

# ACTE III.

Un magnifique salon chez Samuel.

## SCENE PREMIERE.

EMMANUEL, PLUSIEURS DOMESTIQUES.

(*Emmanuel est assis dans un fauteuil, les domestiques sont autour de lui.*)

1er DOMESTIQUE. Je vous répète que vous ne pouvez rester ici.

EMMANUEL. Et moi, je te répète, valet, que j'entre et demeure ici à toute heure, et tous les jours, selon qu'il me plaît.

1er DOMESTIQUE. Nous ne sommes au service de maître Didier que d'hier soir, nous ne connaissons que la consigne du jour; elle porte que personne n'entrera au salon, avant que le maître y ait paru; on s'inscrit sur une liste dans l'antichambre.

EMMANUEL. Et depuis quand fait-on antichambre chez le marchand Didier?

1er DOMESTIQUE. La société n'est pas mauvaise dans l'antichambre; nous avons là... sur notre liste, des ducs et des princes.

EMMANUEL, *sans l'écouter.* Et ce vieux salon de famille d'ordinaire noir et poudreux, le voilà tout loisant... ses dorures gothiques s'étalent au grand jour... sa solitude s'est peuplée de faquins en livrée d'or et d'argent.

1er DOMESTIQUE, *en colère.* Décidément, vous sortirez..!

LES AUTRES DOMESTIQUES, *faisant un mouvement.* Oui, oui, qu'il sorte!..

EMMANUEL, *se levant menaçant.* Hors d'ici, valetaille, ou malheur à quelqu'un de vous.

(*Bruit confus de voix. Samuel paraît à gauche; il est vêtu richement.*)

## SCÈNE II.

LE DOMESTIQUE, SAMUEL, EMMANUEL.

SAMUEL. D'où vient ce bruit?.. Ah! c'est vous Emmanuel... Asseyez-vous.

1er DOMESTIQUE. Maître...

SAMUEL, *avec autorité* Silence!.. la liste... (*Le domestique la lui donne avec une lettre.*) Ces gens-là sont venus hier?

1er DOMESTIQUE. Et ils reviendront aujourd'hui.

SAMUEL, *la parcourant.* L'amiral Bonnivet... je n'y serai pas. Vander Ruysdal de Bruges... je n'y serai pas. Le margrave de Brandebourg... j'y serai. Cette lettre, (*il l'ouvre*) du Palatin... (*lisant.*) « Avis important. J'ai vu l'archevêque de Cologne; les créanciers de monseigneur font vendre aujourd'hui sa magnifique galerie de tableaux. Bonnivet a promis de la racheter. Arrivez avant l'amiral, et l'archevêque est à nous. » Nous arriverons avant le cher amiral, qui n'a pas le sou; la preuve c'est qu'il est venu gratter à ma porte. (*Continuant de lire.*) « Avez-vous vu le Brandebourgeois?.. » Non, mais je

vais le voir. (*Lisant.*) « Autre nouvelle dont je ne sais pas ce qu'il faut croire : Le roi d'Espagne serait incognito à Francfort; si cela était, les lois de l'empire m'autorisent à le faire enlever. Informez-vous, pensez à moi, je pense à votre fille. » A merveille... (*Réfléchissant.*) Le roi d'Espagne!.. en effet, je ne m'étais pas trompé. (*Au domestique, en lui rendant la liste.*) J'y suis aussi pour messieurs Vander Ruysdal de Bruges. Maintenant avertissez ma fille que je l'attends, et laissez-nous.

(*Les domestiques sortent par le fond; le premier entre à droite et reparaît un moment après, suivi d'Esther.*)

EMMANUEL, *étonné.* Que veut dire tout ceci?.. (*A Samuel.*) M'expliquerez-vous et ce que je vois aujourd'hui, et ce que vous m'avez dit hier?

SAMUEL. Ce que j'ai à te dire, Emmanuel, je te le dirai en présence de ma fille; la voici.

## SCENE III.

ESTHER, SAMUEL, EMMANUEL.

EMMANUEL. Je vous écoute, Isaac ben Samuel.

ESTHER, *vivement et suppliante.* Oh! taisez-vous!

SAMUEL. Laisse, ma fille... quelque danger qu'il y ait pour nous à ce que ce nom soit entendu, laisse-le dire, puisqu'il croit nécessaire de le prononcer, pour me rappeler sans doute les liens sacrés qui nous unissent.

EMMANUEL. N'ai-je pas droit de croire que vous les avez oubliés?

SAMUEL. Emmanuel, tu es le fils d'Éléazar qui fut l'oncle de ma femme, et qui périt dans le même temps et par les mêmes coups que Sarah, je ne l'ai pas oublié; j'ai promis de t'aimer comme un fils, et je ne l'ai pas oublié, et je t'aime d'un amour de père.

EMMANUEL. Mais sont-ce là toutes vos promesses? Non... vous avez promis que je serais l'époux de votre fille; cet espoir, vous en avez bercé ma jeunesse. Vous m'avez envoyé en Italie, vous avez fait de moi un homme de commerce, parce que votre fille, disiez-vous, ne pouvait épouser qu'un commerçant; et lorsqu'après quatre ans vous êtes venu vous-même me chercher dans mon exil, que me disiez-vous sur la route : Emmanuel, tu vas la revoir, celle qui dans quelques jours sera ta femme. Et voilà maintenant que vous me refusez sa main!

SAMUEL. Emmanuel, tous tes souvenirs sont vrais, comme toutes mes paroles étaient sincères; mais voudrais-tu la main sans le cœur?

EMMANUEL. Que voulez-vous dire, Samuel?.. Et vous, Esther, répondez-moi... dois-je croire aux paroles de votre père? Est-il vrai que vous ne m'aimez pas assez pour devenir ma femme?

ESTHER, *tremblante.* Emmanuel, pardonnez-moi... pardonne-moi, mon frère...

EMMANUEL. Votre frère!.. Ah! oui, c'est ainsi que vous m'appeliez, il y a quatre ans, quand vous étiez trop jeune encore pour que je vous fisse entendre des paroles d'amour! Mais aujourd'hui, Esther, oh! ce n'est plus seulement l'affection d'une sœur, ce n'est plus le nom de frère, que je vous demande... j'ose espérer le titre d'époux. (*Mouvement d'Esther.*) Oh! taisez-vous... taisez-vous... Tout à l'heure j'implorais une réponse, et maintenant je crains de l'entendre!.. ne me dites pas, Esther, qu'il faut renoncer à l'espoir de vous posséder... car je vous aime, voyez-vous, à ne pouvoir vous oublier... Oh! quelle que soit pour moi votre indifférence, soyez à moi, Esther, soyez à moi... et je vous aimerai tant, je le jure, que vous en viendrez à m'aimer aussi!.. et d'ailleurs dussiez-vous rester froide et insensible à mon amour... eh bien! je n'aurais pas au cœur cette crainte horrible qui me ferait mourir (*d'un ton sombre*), et je ne mourrais pas seul, la crainte de vous voir un jour au bras d'un autre... oui, je répouds maintenant aux paroles de votre père... fallût-il ne pas obtenir votre cœur... je réclame, je veux votre main!..

SAMUEL, *avec calme.* Je te l'ai dit hier, Emmanuel, cela est impossible.

EMMANUEL. Oh! toujours cette parole de désespoir!.. toujours cette voix glacée, ce visage impassible où je ne peux rien lire que l'arrêt qui me condamne, sans même en soupçonner les motifs!.. mais je veux savoir...

SAMUEL. Et moi je te répète que le moment n'est pas venu de t'en apprendre davantage. Plus tard tu sauras tout, tu le sauras par moi, je te le jure!

EMMANUEL. Mais vous manquez aujourd'hui à tout ce que vous m'avez juré... et vous voulez que je croie encore à vos sermens? Non, non... vous m'avez trompé

déjà, vous voulez me tromper encore!

SAMUEL. Emmanuel, la colère t'égare... tu deviens injuste.

EMMANUEL, *avec emportement.* C'est vous, vous seul qui êtes sans justice et sans foi!

ESTHER. Mon père, mon père, voyez sa fureur... son délire... il vous insulte, quand c'est moi seule qu'il devrait accuser. Mon père, ne lui cachez rien... je ne veux pas que pour moi vous ayez à rougir... A moi, à moi seule la honte, je veux tout lui dire...

SAMUEL, *du ton le plus imposant.* Esther, par toute l'autorité que le ciel m'a donnée sur vous, je vous ordonne de vous taire! (*Bas à Esther.*) Il n'apprendra le déshonneur de ma fille, qu'en apprenant aussi la réparation.

EMMANUEL, *qui l'observe.* Bien, Samuel, bien... cette jeune fille n'a pas encore l'effronterie du mensonge, la vérité parlerait par sa bouche..... heureusement vous êtes là pour soutenir son inexpérience,.. Ah! digne emploi pour un père! (*avec colère.*) Mais par le ciel! qu'allait-elle donc m'apprendre!.. Que j'ai un rival, peut-être!..

SAMUEL. Et quand cela serait vrai?

EMMANUEL. Un rival!.. mais quel est-il, aucun de nos frères en Dieu ne vous connaît, Samuel, pour un des nôtres; pour eux tous vous êtes chrétien... et vous ne voudriez pas faire alliance avec un chrétien?..

SAMUEL. Disciples de Moïse ou du Christ, nous sommes tous enfans d'un même dieu.

EMMANUEL. Blasphème!.. tu abjurerais?

SAMUEL. Non... je suis né juif, je mourrai juif, mais ma fille est libre.

EMMANUEL. Libre de se faire chrétienne?

SAMUEL. Libre de suivre la loi qu'elle préfère, comme de se donner à l'homme de son choix.

EMMANUEL. Ce sont-là vos dernières paroles, Samuel, c'est là tout ce que vous avez à me répondre, quand je vous somme de tenir vos engagemens avec moi?

SAMUEL. Tu me maudirais un jour de les avoir tenus.

EMMANUEL. Mensonge que tout cela! mais à votre tour, écoutez bien tous deux le dernier mot d'Emmanuel. Emmanuel, entendez-vous, ne peut qu'aimer ou haïr. Il vous a aimés jusqu'à ce jour, il est prêt à vous aimer encore, toi, comme un père, elle, comme une épouse adorée. Mais, si vous le laissez sortir sans lui accorder la parole qu'il est venu chercher, s'il n'emporte pas d'ici les titres de fils et d'époux, il sortira de chez toi avec le cœur d'un ennemi... d'un ennemi juré.

ESTHER, *suppliante.* Emmanuel!

EMMANUEL. Mon amour ou ma haine, choisissez!..

SAMUEL. Emmanuel, tu es aveugle, je te plains... mais ce que tu demandes est impossible.

EMMANUEL, *d'une voix terrible.* Tremble alors... c'est toi qu'il faut plaindre!

(*Il sort furieux.*)

## SCÈNE IV.

ESTHER, SAMUEL.

ESTHER. O mon Dieu! que va-t-il faire?.. sa colère m'épouvante.

SAMUEL, *revenant à elle pour la calmer.* Allons, allons rassure-toi... Faut-il donc s'effrayer ainsi?.... te voilà toute tremblante... tes mains sont glacées... tu souffres, ma fille, tu souffres?..

ESTHER, *d'une voix faible.* Non, mon père, non... je suis... bien... mais l'émotion...

SAMUEL. Tu pâlis!.. Esther!.. mon enfant... qu'éprouves-tu?... que veux-tu?...

ESTHER. Rien... rien... une faiblesse... je meurs... (*Elle s'évanouit.*)

SAMUEL. Ciel!.. ma fille! elle ne m'entends plus!.. que faire... du secours!.. ah! ce flacon!.. (*Il prend un flacon sur la table et lui fait respirer des sels.*) La perdre, ô mon Dieu! quand je me croyais sûr de la sauver; non, vous ne le permettrez pas, Seigneur!.. Esther... elle rouvre les yeux! c'est moi, ma fille, c'est ton père... ne me reconnais-tu pas?.. réponds-moi... dis-moi ce qui te fait souffrir.

ESTHER. Rien... je ne souffre plus... ce n'est rien..... le saisissement..... Oh! cet homme m'a fait peur! sa voix était terrible: « Tremble..... c'est toi qu'il faut plaindre! » Oh! ces paroles cachent une pensée affreuse... Mon père, si dans sa fureur...

SAMUEL. Non, non..... ne crains rien; Emmanuel a l'emportement de la jeunesse, mais il doit en avoir aussi la noblesse de cœur. Emmanuel, j'aime à le croire, ne pousserait pas la colère jusqu'à l'ingratitude.

ESTHER. Le ciel vous entende!

SAMUEL. Il comprendra de lui-même qu'il a fallu un motif bien puissant pour m'empêcher de tenir mes promesses. Et

puis, quand il persisterait dans son aveugle fureur, sa fureur ne serait que de courte durée; avant peu je pourrai tout lui dire, car avant peu tu seras la femme de Rodolphe.

ESTHER. Le croyez-vous?

SAMUEL, *gaîment.* Comment! si je le crois... mais j'en suis sûr... Et toi, qui veux me faire douter aujourd'hui, tu ne doutais pas hier... lorsqu'il était à tes pieds... lorsqu'il te renouvelait ses sermens... Au fait, je conçois, c'était lui... c'était le fiancé qui parlait... et cette voix là est persuasive... plus persuasive que la mienne, pas vrai?...

ESTHER, *lui jetant les bras au cou.* Mon bon père!

SAMUEL, *après l'avoir embrassée.* Comment te trouves-tu, ma fille?.. mieux n'est-ce pas?...

ESTHER. Oh! toujours bien sur votre cœur!...

SAMUEL, *la serrant contre son sein.* Chère enfant!.. tu es remise, bien sûr?... tu ne veux pas pas que j'appelle Marguerite?

ESTHER. Non, non, je ne veux rien... je n'ai besoin de rien, que de vous voir, que d'entendre vos paroles consolatrices... car près de vous seulement j'ai de la force, du courage... près de vous, je crois à l'avenir.

SAMUEL. Oh! l'avenir est beau, va... tu seras heureuse... Je ne doute pas de ton Rodolphe... c'est un cœur loyal!.... et quant à son père, tu as entendu ses promesses...

ESTHER. Son père! hélas! quand je pense qu'il est prince souverain, je voudrais pouvoir oublier que je ne suis, moi, que la fille d'un marchand...

SAMUEL, *souriant.* Va, mon Esther, aie confiance... tous ces princes là sont autant de marionnettes qui obéissent au même fil; et, ce que tu n'as jamais soupçonné, c'est que le fil est entre les mains de ton père le marchand...

UN DOMESTIQUE, *annonçant.* Son altesse électorale le margrave de Brandebourg.

SAMUEL. Tiens... sans y penser, j'aurai donné une petite secousse; la marionnette princière obéit. Va, ma fille, va prendre quelques instans de repos, et bannis toute inquiétude... ton père veille pour ton bonheur.

(*Il la fait entrer à droite; le Margrave entre du fond.*)

## SCENE V.

SAMUEL, LE MARGRAVE.

LE MARGRAVE, *sur le seuil de la porte.* J'espère ne pas vous déranger, sinon je me retire.

SAMUEL. Entrez donc, altesse... Puis-je vous être bon à quelque chose?

LE MARGRAVE. C'est-à-dire, mon cher ami, que vous seul au monde êtes bon à tout ce que vous voulez. Vous êtes homme, je le parie, à changer en beaux ducats sonnans, ce chiffon de papier.

(*Il le lui présente.*)

SAMUEL, *le regardant.* Qu'est-ce que cela?.. du François Ier?.. ça n'a plus cours chez nous.

LE MARGRAVE. Bonnivet m'a pourtant passé cela comme argent comptant.

SAMUEL. Bonnivet n'a plus, et ne peut plus avoir d'argent comptant.

LE MARGRAVE. En vérité?.. Qui donc alors paiera les frais de la fête du 28.

SAMUEL. Une fête?

LE MARGRAVE. Magnifique... la nuit de l'élection .... dans mon palais..... Est-ce qu'il voudrait me laisser la dépense sur les bras?.. Je vais tout décommander.

SAMUEL. La nuit de l'élection?.. Veuillez ne changer rien.... Je prends tout sur mon compte.

LE MARGRAVE. Ah! diable!.. vous appuyez donc un candidat?.. vous aurez vu messieurs Vander Ruysdal?..

SAMUEL. Je ne les ai pas vus, car je les soupçonne d'être les agens du roi d'Espagne.

LE MARGRAVE. Ce n'est donc pas pour l'Espagnol que vous agissez?

SAMUEL. Je ne lui avancerais pas un florin.

LE MARGRAVE. Au diable l'Espagnol alors! C'est pour le roi de France?

SAMUEL. Je vous ai dit que sa signature n'a plus cours chez moi.

LE MARGRAVE, *cherchant.* Ni pour l'Espagne, ni pour la France..... Est-ce que par hasard vous penchériez pour un empereur d'outre-mer? est-ce que l'Anglais?..

SAMUEL. Mon cher électeur, pourquoi chercher si loin ce que nous avons sous la main? Pourquoi ne pas donner à l'Allemagne un empereur allemand?

LE MARGRAVE, *d'un air d'hésitation.* Un Allemand?..

SAMUEL. Comme je vous l'ai vingt fois entendu dire à vous-même, l'intérêt du

saint empire avant tout! Eh bien! l'in-l'intérêt de l'empire n'est-il pas d'avoir un empereur résidant parmi nous?.. dont les propriétés soient dans l'empire même, de manière que l'empire ne puisse souffrir des attaques ou des incursions étrangères, sans que les propriétés de l'empereur en souffrent les premières..... A propos, c'est dix mille ducats que vous cherchez? Ne les cherchez plus, je vous prie.

LE MARGRAVE. Quoi!.. sur la signature de l'amiral?..

SAMUEL. Votre altesse n'a besoin chez moi de la signature de personne. Je reviens à mon raisonnement... L'avez-vous bien saisi?..

LE MARGRAVE. Mais oui, mais oui... je goûte assez votre manière de raisonner; vous avez, mon cher, un genre d'argumentation tout à fait irrésistible... Ah! franchement je ne vous savais pas si fort en politique... Ainsi nous disons un empereur allemand..... Va pour un Allemand!.. mais il faut choisir...

SAMUEL. Choisir n'est pas mon affaire... c'est vous autres, messeigneurs, que cela regarde. Seulement si l'on me demandait mon avis, mon choix serait bientôt fait.

LE MARGRAVE. Et quel serait votre préféré?

SAMUEL. Devinez. (*A part.*) Tâchons qu'il y vienne de lui-même.

LE MARGRAVE. Que je devine... mais c'est fort délicat... car enfin, je ne suis pas tout à fait désintéressé dans la question...

SAMUEL. Raison de plus pour que vous connaissiez particulièremen chacun des candidats. Aussi le mien est-il fort connu de vous.

LE MARGRAVE. Oui?.. (*A part.*) Où veut-il en venir?

SAMUEL. Comme nous le disions tout à l'heure, chef d'une maison souveraine d'Allemagne.

LE MARGRAVE. Ah! chef d'une maison?.. (*A part.*) Que diable a-t-il à me regarder en face?..

SAMUEL. Brave sans témérité, généreux sans faste...

LE MARGRAVE. Fort bien. Est-il jeune, vieux?.. quel âge?

SAMUEL. Mais... le vôtre.

LE MARGRAVE. Le mien! (*A part.*) Est-ce que par hasard?..

SAMUEL. Homme d'une haute capacité...

LE MARGRAVE. Une haute capacité?.... (*A part.*) Plus de doute! (*Haut.*) Je sais qui!

SAMUEL. Vous l'avez reconnu?

LE MARGRAVE. Assurément. C'est moi!

SAMUEL. Vous!

LE MARGRAVE. Je vous remercie, mon cher Didier, de la justice que vous me rendez. Ainsi donc, vous m'offrez d'appuyer de votre crédit, de votre fortune, mes prétentions à l'empire?.. Je n'y prétendais pas, c'est vrai, mais puisque vous me faites des propositions... j'accepte vos propositions. Je suis déjà sûr d'une voix.

SAMUEL. La vôtre.

LE MARGRAVE. Précisément. Je me souviens d'avoir lu dans nos annales qu'en 1410, Sigismond, un Brandebourg comme moi, ouvrant les opinions dit: « Je ne connais personne plus digne de l'empire que moi. » Eh bien! mon cher, il fut élu à l'unanimité. Je ferai comme lui.

SAMUEL. Et si vous alliez vous trouver seul de votre avis?..

LE MARGRAVE. Seul?.. (*D'un air mécontent.*) Ah! M. Didier, voilà un mot qui n'est pas des plus obligeans.

SAMUEL. Vous n'ignorez pas, monseigneur, que j'oblige mes amis autrement qu'avec des mots?.. Les vingt mille ducats que je viens de vous promettre...

LE MARGRAVE. Vous dites vingt mille?...

SAMUEL. Me suis-je trompé?... Est-ce trente mille qu'il vous faut?..

LE MARGRAVE. Didier, vous êtes l'homme le plus aimable, le plus entraînant!.. Quel est votre candidat?..

SAMUEL. Le comte palatin du Rhin.

LE MARGRAVE, *se récriant.* Que dites-vous là!... Un homme sans foi ni loi!... un égoïste qui ne pense qu'à lui... qui, s'il y trouvait son intérêt, jetterait notre belle Allemagne en proie au Turc Sélim... ou au brigand Sickinghen!

SAMUEL. Eh bien! vous avez tort de ne pas l'aimer; il parle de vous en des termes!.. hier encore il me disait: « Ce cher margrave... » C'est lui qui parle... « Ce cher margrave est celui de tous les électeurs à la voix de qui je tiendrais le plus, parce que je l'estime. »

LE MARGRAVE. Ah! il a dit cela?

SAMUEL. « Et puis, ajoutait-il un homme solide... sur qui l'on peut compter!.. Cet homme-là aurait besoin de cinquante mille ducats, que Didier, j'en suis certain, se ferait un plaisir... »

LE MARGRAVE. Cinquante mille ducats?..

SAMUEL. Ils sont chez votre altesse, à l'heure qu'il est...

LE MARGRAVE. Chez moi!

SAMUEL. Et pareille somme dans huit jours, le jour de l'élection... s'il est vrai

Digitized by Google

que pour ce moment-là nous puissions compter...

LE MARGRAVE. Et ils sont chez moi?.... Mon bon ami, vous avez l'éloquence la plus persuasive... Depuis un quart-d'heure que je vous écoute, je suis fixé... Oui, c'est un empereur allemand qu'il nous faut... et cet Allemand, c'est le comte palatin! Adieu, mon cher... à huit jours... Je serai prêt... vous...

SAMUEL. Je le serai aussi.

LE MARGRAVE. Très-bien!..... Adieu, adieu... je... suis attendu chez moi.

(*Il sort.*)

## SCENE VI.

SAMUEL, *puis un* DOMESTIQUE.

Et d'un!.... C'est au reste celui qui m'embarrassait le moins..... Il suffira pendant ces huit jours, de l'entretenir dans ses bonnes dispositions, de l'arroser de temps à autre, comme nous disons en langage de commerçans. Il flaire l'or comme un chien de chasse le gibier; en lui montrant mon portefeuille, je le mènerai où je voudrai. Ma seconde voix maintenant... (*Au domestique qui paraît.*) A l'instant chez maître Hériot, mon homme de loi; je le charge d'acheter pour mon compte, et à quelque prix que ce soit, toute la galerie de tableaux de monseigneur de Cologne: courez.

LE DOMESTIQUE. Maître, il y a là un homme à la livrée du comte palatin: il ne veut parler qu'à vous.

SAMUEL. Qu'il entre... et partez vite.

LE DOMESTIQUE. A l'instant, maître.

(*Il sort.*)

SAMUEL. Encore un qui m'appartiendra, quand je serai maître de tout ce qu'il aime au monde; et de deux. La troisième voix, nous l'avons, puisqu'ainsi que l'observait le judicieux margrave, un électeur a droit de voter pour lui-même; mais la quatrième, où la chercher?.... Le palatin m'envoie sans doute à ce sujet quelque bon avis.

(*Entre Rodolphe vêtu de la livrée du palatin.*)

## SCENE VII.

RODOLPHE, SAMUEL.

SAMUEL. Vous, prince, vous, sous ce déguisement!

RODOLPHE. Il était nécessaire pour échapper à mes geoliers.

SAMUEL. Vos geoliers?.. Mais hier quand je vous ai quitté, vous étiez libre.

RODOLPHE. Hier, vous étiez à peine parti, que je redevenais prisonnier, que les portes du palais se refermaient devant moi, et aujourd'hui la ruse seule a pu me les ouvrir. Si je suis près de vous, c'est qu'on n'a pas reconnu le prince sous les habits d'un valet.

SAMUEL. Mais votre père...

RODOLPHE. Mon père vous trompe.

SAMUEL. Que dites-vous?

RODOLPHE. Il prendra votre or, et ne rendra pas l'honneur à votre fille.

SAMUEL. Est-ce possible?... ce mariage promis...

RODOLPHE. Ne s'accomplira pas,

SAMUEL. Quoi!..... si je lui donne un trône...

RODOLPHE. Vous l'aurez placé trop haut pour qu'il redescende jusqu'à vous.

SAMUEL. Est-ce lui qui a dit cela?

RODOLPHE. A moi-même.

SAMUEL. Oh! insensé... insensé que j'étais de croire à la parole de cet homme! pauvre fou qui ne t'es pas arrêté à ta première idée que cet homme là te jouait! Oh! oui... dupe, cent fois dupe, le pauvre faiseur d'affaires qui sacrifiait sa fortune sur une parole du prince, quand le prince ne donnait sa parole que pour mieux le voler!.. Et ces titres... ces titres que je me suis tant pressé de lui rendre!

RODOLPHE, *les lui présentant.* Les voici.

SAMUEL. C'est vous qui me les rapportez?

RODOLPHE. Ne les avez-vous pas confiés à ma foi!

SAMUEL. Quand vous pouviez les rendre au comte!

RODOLPHE. Si le comte était ici, les lui rendriez-vous?

SAMUEL. Aujourd'hui qu'il me trompe... non.

RODOLPHE. Eh bien! je savais que le comte vous trompait; qu'en vous trompant, il vous dépouillait de votre fortune et se déshonorait lui-même; et j'ai voulu prévenir et le déshonneur de mon père et votre ruine, à vous qui êtes mon sauveur et le père de mon Esther!

SAMUEL, *avec élan.* Ton Esther!.... oh! oui... oui, tu ne m'as pas trompé toi! généreux enfant, tu m'as parlé, tu me parles encore dans toute la franchise de ton jeune et noble cœur! Tu sais ce que c'est, toi, que la foi d'une promesse, que la religion d'un serment! Esther est toujours la femme de ton choix... tu n'as pas voulu la déshonorer, tu n'as pas voulu la tuer!..

et si ce mariage ne s'accomplissait pas, je te l'ai dit, ma fille en mourrait!.. Mais toi, Rodolphe, tu veux toujours que ce mariage s'accomplisse?.. tu veux toujours rendre à la fiancée de ton cœur et l'honneur et la vie!..

RODOLPHE. Au prix de tout mon sang!

SAMUEL. Bien! bien!.. promets-tu de te fier à moi!

RODOLPHE. En aveugle!

SAMUEL. Parle..... Quel obstacle entrevois-tu à ce mariage?

RODOLPHE. La volonté de mon père; il ne me laissera jamais épouser qu'une femme de haute noblesse.

SAMUEL. Et si mon Esther devenait noble... noble de première noblesse allemande?

RODOLPHE. Plût au ciel! mais...

SAMUEL. Et dans le cas où la volonté du noble palatin résisterait encore, si je devais au-dessus de cette volonté en placer une plus forte qu'elle?

RODOLPHE. Que voulez-vous dire?..

SAMUEL, *s'asseyant pour écrire.* Ecoute ce que j'écris à ton père: « Vous vouliez me tromper; vous avez eu le plus grand de tous les torts, celui de ne pas réussir. Il y a deux jours, je me serais cru impuissant à me défendre contre vous; mais hier vous m'avez appris le secret de ma force, j'en userai. Tout ce que je faisais pour vous, à partir de ce moment, je le fais contre vous. A celui de nous deux maintenant qui fera un empereur pour commander à l'autre. »

RODOLPHE. Mais ne craignez-vous pas qu'en lui révélant à l'avance vos projets?..

SAMUEL. Je ne crains rien de lui, c'est à lui de tout craindre de moi. Rentrez au palais, Rodolphe.

RODOLPHE. Déjà!

SAMUEL. Faites que dans quelques instans ce billet arrive sous les yeux de votre père; je ne veux pas le tromper, moi; je joue franc jeu; je veux qu'il me connaisse pour son ennemi avant que je lui aie porté le premier coup.

RODOLPHE. Vous êtes donc bien certain?..

SAMUEL. Je suis certain de ce que je veux, cela me suffit! Je veux arracher ma fille au désespoir et à la honte; je veux qu'Esther vive pour être la femme de Rodolphe!

RODOLPHE. Esther!.... Ne permettrez-vous pas que je la revoie? Qu'elle sache bien que Rodolphe est de moitié dans toutes ses larmes, dans toutes ses douleurs!

SAMUEL. Hier ma fille vous a revu; hier elle a de nouveau reçu vos sermens; elle peut douter encore de l'avenir, mais elle ne doute pas de votre loyauté. Maintenant, mon fils, partez..... c'est à l'autel que vous reverrez Esther!

(*Rodolphe sort.*)

## SCENE VIII.

SAMUEL *seul, il se promène à grands pas.*

Ah! comte palatin! tu m'as tendu la main en signe de loyauté et de bonne foi, et quand je l'ai touchée c'était celle d'un traître! Oh! par les noms sacrés de tous les prophètes! la main qui aura touché la tienne sera celle de ton vainqueur et de ton maître! Quoi! tu es venu me prendre dans mon obscurité et dans ma faiblesse; tu m'as appris que j'avais en moi tout ce qu'il faut pour être grand et fort, et c'est à présent que tu ne crains pas de t'attaquer à moi! Mais fou que tu es! il ne fallait pas faire de l'agneau un lion, du nain un géant, de Didier le marchand Samuel l'acheteur de trônes! Ah! monseigneur, tu as trouvé drôle et amusant, n'est-ce pas, de me faire travailler à l'illustration et à la grandeur de ton nom, quand je croyais travailler pour l'honneur du mien et le salut de mon enfant! tu prenais tout haut l'argent du banquier, et tu riais tout bas de la crédulité du père! « Va, disais-tu à ton ignorant élève, avec de l'or on peut tout ce qu'on veut. » Merci, beau précepteur, vos leçons ont fructifié. Pour vous élever, je pouvais tout ce que je voulais pour vous écraser, je voudrai tout ce que je pourrai! Oh! oui, un empereur... je ferai un empereur!.... Sur quel front poser la couronne, à quelles épaules jeter le manteau impérial, dans quelles mains placer le globe du monde, je l'ignore!... Mais fallût-il prendre le dernier et le plus pauvre gentilhomme allemand, dussé-je aller chercher au fond de l'Autriche un autre Rodolphe de Hasbourg, je ferai un empereur!.. un empereur qui sauvera ma fille... ou qui te donnera le châtiment que je voudrai, à toi, palatin, toi, qui veux être le bourreau de mon enfant!

(*Pendant les dernières phrases de ce monologue, Charles est entré sans que Samuel se soit aperçu de son arrivée.*)

## SCENE IX.

SAMUEL, CHARLES.

CHARLES. Un homme est ici qui attend

que vous l'écoutiez, Isaac Ben Samuel.

SAMUEL, *se tournant vers lui.* D'où savez-vous ce nom?

CHARLES. Je sais que ce nom est le vôtre... et je sais pourquoi, depuis dix ans, vous cachez ce nom sous celui de maître Didier.

SAMUEL. Pouquoi?

CHARLES. Parce qu'il y a dix ans, le bon roi Louis XII régnant en France, Isaac Ben Samuel habitait Paris avec sa femme et ses nombreux enfans. Sa fortune était déjà considérable; il l'avait acquise dans les guerres d'Italie, en fournissant à la dépense et aux emprunts de la noblesse française, à une époque où le roi Charles VIII lui-même, se trouvant à court d'argent, n'en put obtenir des Génois qu'au taux exorbitant de quarante-trois pour cent.

SAMUEL, *vivement.* Samuel, tout juif qu'il était, ne fit pas comme les Génois,

CHARLES. Et cependant on ne lui pardonna pas une fortune faite, disait-on, trop rapidement. Or, il arriva que pendant une absence de Samuel, des hommes armés se présentèrent à sa femme, exigeant qu'elle leur remît des titres et engagemens écrits qui mettaient à la discrétion du juif la fortune de plus d'un grand seigneur. Sur le refus de la femme de Samuel, on fouilla de force dans toute la maison, et comme on ne trouvait rien, on imagina, pour anéantir ces papiers, de mettre le feu à l'habitation.

SAMUEL, *avec un rire mêlé de larmes.* Et le lendemain, on riait, en ville, du malheur arrivé au mécréant, qui perdait en une nuit la moitié de sa fortune et toute sa famille... Oui, sa famille!.. car pour brûler les papiers, il avait fallu brûler la femme et les enfans du juif!

CHARLES. Au premier rang de ces rieurs de cour, ne remarquait-on pas un jeune prince, ennemi précoce et juré des hérétiques?

SAMUEL, *amèrement.* Oui, le duc de Valois, qui, cinq ans après, devenu François Ier, se hâta de remettre en vigueur l'édit de proscription lancé par Charles VII contre les juifs.

CHARLES. Samuel n'avait pas attendu ce moment-là pour venir chercher en Allemagne une terre hospitalière?

SAMUEL. Depuis son séjour en France, depuis qu'il a perdu en France sa femme et quatre enfans... les quatre frères d'Esther, Samuel ne crois plus à l'hospitalité! Oui, c'est en Allemagne qu'il s'est réfugié, il y a dix ans, mais non pas à titre d'étranger, non pas comme Israélite, car les Israélites sont proscrits partout. Ici, Samuel est chez lui, il est dans sa patrie! car sa patrie véritable il l'a oubliée; son nom il l'a changé; la croyance de ses pères, ses souvenirs d'enfance, ses traditions de famille, il a renfermé tout cela en lui, couvert tout cela d'un voile impénétrable; Samuel le juif a disparu tout entier pour faire place au Lombard Didier; et Didier le Lombard est citoyen libre de la ville impériale et libre de Francfort.

CHARLES. Mais comme les statuts de la ville libre défendent aux Israélites de séjourner dans ses murs, si l'on découvrait le secret de Samuel, Samuel courrait grand risque de se voir enlevé et chassé de Francfort...

SAMUEL. Absolument comme votre majesté, si l'on découvrait que, sous le nom de M. Vander Ruysdal, se cache à Francfort le jeune roi Charles d'Espagne.

CHARLES, *vivement.* Qui vous a dit mon nom?

SAMUEL. Peut-être ceux qui vous ont dit le mien.

CHARLES. Ainsi vous savez...

SAMUEL. Et ce que vous êtes, et pourquoi vous cachez ce que vous êtes.

CHARLES. Pourquoi?

SAMUEL. Voyons si les renseignemens que j'ai sur vous valent ceux que vous aviez sur moi. Le roi d'Espagne est à Francfort, parce que c'est à Francfort que se dispute et que se donnera la couronne impériale, à laquelle le roi d'Espagne aspire. Il est venu chez Didier le Lombard, ou, si vous voulez chez Samuel le Juif, parce que s'il obtient l'empire, il ne l'obtiendra qu'à force d'or, et quand un roi veut de l'or, c'est à Samuel qu'il s'adresse, car Samuel est le banquier des rois depuis qu'il est le roi des banquiers. Mais Charles d'Espagne a dû cacher avec soin sa présence dans la ville électorale, car il n'ignore pas que, s'il y était découvert, sa liberté pourrait être un moment compromise, et ses espérances seraient à jamais ruinées. Heureusement les autorités de Francfort ne connaissent pas tous les étrangers qui s'introduisent dans leur ville; mais malheureusement le juif Samuel aime à connaître tous ceux qui s'introduisent dans sa maison.

CHARLES. Seriez-vous capable de me trahir?

SAMUEL. Pas plus que votre majesté

n'est capable de me trahir moi-même.

CHARLES. Puisque vous avez si bien deviné ce qui m'amène, n'avez-vous rien à me dire?

SAMUEL. Beaucoup de choses, et peu de mots.

CHARLES. Je vous écoute.

SAMUEL. Sire, vous êtes roi, vous voulez être empereur; si je mets à vos pieds plus d'or qu'il n'en faut pour acheter dix trônes, que me donnerez-vous en échange?

CHARLES. Tout ce qu'un roi peut donner à un sujet.

SAMUEL. Je veux ce que l'empereur seul peut donner.

CHARLES. Tu l'auras, si je suis empereur.

SAMUEL. Votre promesse est-elle sincère?

CHARLES. En douter est un outrage.

SAMUEL. Ecoutez, sire, en affaires, nous avons la bonne habitude de ne croire qu'aux écrits. J'ai fait quelquefois la sottise de croire aux paroles, j'en ai trouvé de menteuses, même des paroles royales.

CHARLES. Quel moyen de te rassurer?

SAMUEL. Voulez-vous que j'aie toute confiance? Ecrivez.

CHARLES, *s'asseyant et prenant tout ce qu'il faut pour écrire.* C'est la première fois que je sers de secrétaire.

SAMUEL, *dictant.* « Le premier acte d'autorité impériale de l'empereur... » Votre nom d'empereur?

CHARLES. Charles-Quint.

SAMUEL, *continuant.* « De l'empereur Charles-Quint sera de conférer à Esther, fille d'Isaac ben Samuel, des lettres de haute noblesse, et le titre de grande duchesse. »

CHARLES, *s'arrêtant.* Mais votre fille est juive.

SAMUEL. Serait-ce un obstacle?

CHARLES. Peut-être.

SAMUEL, *après un moment d'hésitation.* Eh bien, dans ce cas... l'obstacle disparaîtrait... car avant tout, il lui faut un titre... Juive ou chrétienne il faut qu'elle soit noble!

CHARLES. C'est bien, mais il faut un fief; le nom du fief?

SAMUEL. Elle en aura dix; laissez en blanc... et ajoutez au bas : « Le roi d'Espagne le promet sur l'honneur, et le jure devant Dieu. Signé Charles. »

CHARLES, *lui remettant le papier.* Mais si le trône nous échappe, cette promesse est sans valeur.

SAMUEL. Mais elle assure le bonheur de ma fille, si vous obtenez l'empire... et vous l'obtiendrez.

CHARLES. Bonnivet en a dit autant à mon beau cousin de France.*

SAMUEL. Bonnivet est un fou qui m'amuse, et votre beau cousin de France, un homme que je n'aime pas. Merci de me l'avoir nommé; vous me rappelez que j'ai double intérêt à vous faire réussir, celui de mon amour pour ma fille, et celui de ma haine pour votre rival.

CHARLES. A l'œuvre, donc! le temps nous presse.

SAMUEL. La besogne est déjà en bon train : sur sept électeurs, il nous faut une majorité de quatre voix; j'en ai gagné deux déjà.

CHARLES. Pour un autre que moi?

SAMUEL. Vous, ou un autre... qu'importe! Mes deux voix s'engagent à voter, mais non pas à choisir... c'est moi que cela regarde.

CHARLES. Mais les deux autres?

SAMUEL. Nous avons, pour les trouver, huit jours pleins devant nous. Les élections sont fixées au 28 juin; elles auront lieu, la nuit, dans le palais de l'archevêque de Mayence; le palais est contigu à l'hôtel du margrave, frère de l'archevêque : le même jour, je fais donner, par le margrave, une magnifique fête de nuit, où tous nos électeurs se feront un plaisir de paraître; c'est là que nous porterons les derniers coups.

CHARLES. Et, jusque-là, si j'ai besoin de vous?

SAMUEL. De moi... ça n'est pas probable; de ma caisse... à la bonne heure. Il en existe deux clés... je vous en donne une.

(*Il la lui présente.*)

CHARLES, *hésitant.* Mais...

SAMUEL, *montrant le papier écrit.* J'ai ma garantie... il est juste que vous ayez la vôtre.

## SCENE IX.

CHARLES, ESTHER, MARGUERITE, SAMUEL, *puis* UN GENTILHOMME DE LA SUITE DU PALATIN, SOLDATS, *et* EMMANUEL.

ESTHER, *accourant.* Ah! mon père!... je tremble!...

SAMUEL. Qu'y a-t-il?

MARGUERITE. Maître... des soldats... un officier de monseigneur le Palatin...

UNE VOIX *en dehors.* Au nom du vicaire de l'empire, ouvrez!

CHARLES. Serais-je découvert!

* Charles, Samuel.

SAMUEL. Silence!

(*La porte du fond s'ouvre.* *)

UN GENTILHOMME. Au nom du vicaire de l'empire, l'homme qui se fait appeler du nom de Didier le Lombard est sommé de me suivre. Je suis chargé de l'arrêter, lui et sa fille, et de les conduire, sous bonne escorte, hors des murs de Francfort où il leur est interdit de résider.

SAMUEL. Arrêté... moi!

ESTHER, *courant à Samuel qu'elle enlace de ses bras.* Mon père!... (*Au gentilhomme.*) Quel est son crime?

LE GENTILHOMME. Il est juif.

SAMUEL. Oh! trahi... vendu!.. mais par qui?...

EMMANUEL, *écartant la foule et paraissant à la porte du fond.* Par moi, Samuel!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

# ACTE IV.

Salle de communication entre l'hôtel du Margrave de Brandebourg et le palais de son frère, l'archevêque de Mayence. La porte à droite de l'acteur conduit au palais de l'archevêque, où la diète doit se réunir. Le fond de la salle est ouvert, et donne sur les salons du Margrave, illuminés pour la fête. On voit passer des dames et des cavaliers en dominos et masqués; des valets portant des plateaux; la musique des danses se fait entendre par intervalles. A gauche, au deuxième plan, une porte secrète. Du même côté, une table, et ce qu'il faut pour écrire.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARGRAVE *seul. Il est assis et lit une lettre.*

« Quoique depuis huit jours, vous ne m'ayez pas vu, je compte sur vous comme vous devez compter sur moi. Votre altesse se connait trop bien en ducats pour ne pas estimer ceux du juif Samuel autant qu'elle a daigné toujours estimer ceux du Lombard Didier. » C'est parfaitement juste... les ducats sont tous de la même religion.

« On peut se présenter chez moi en votre nom; MM. Vander Ruysdal ont tout pouvoir pour payer. » J'ai toujours eu bonne opinion de ces deux figures de marchands; mon trésorier va me donner de leurs nouvelles. « Où en êtes-vous avec votre frère, monseigneur de Mayence? Vous me direz cela cette nuit à votre fête; laissez toujours croire à l'amiral qu'il en est le roi; je me charge des frais. Je sais que contre un juif qui, chassé de Francfort une première fois ne craint pas d'y rentrer, il y a peine de mort; mais quand j'oserai y reparaître, c'est que j'aurai pris une précaution qui rendra ma personne sacrée. Quoi qu'il en soit, pas un mot de moi ni de cette lettre à mon ennemi le palatin. » Son ennemi?.. diable! nous abandonnons notre candidat.

## SCENE II.

SLEIDANN, LE MARGRAVE, *puis* BONNIVET.

(*Musique au fond. Les invités circulent au fond plus nombreux.*)

LE MARGRAVE, *à Sleidann qui entre.* Eh bien, baron... quelle nouvelle?..

SLEIDANN. Le papa Vander Ruysdal paie pour le juif à bureau ouvert; il m'a remboursé d'avance toutes les dépenses de cette nuit.

LE MARGRAVE. Sans marchander?

SLEIDANN. Sans même demander le détail.

LE MARGRAVE. Est-ce tout?

SLEIDANN. Le fils sera chez nous cette nuit; il a, dit-il, cinquante mille ducats à me compter.

LE MARGRAVE. Cinquante mille ducats?.. (*à part.*) La somme convenue pour le palatin... il paraît que nous ne l'abandonnons pas... Je m'y perds!.. enfin on paie, c'est l'essentiel.

SLEIDANN. Je viens de traverser le salon d'honneur; l'amiral Bonnivet est là, entouré de toute la noblesse allemande; il se pavane au milieu de ce qu'il appelle *sa* fête vénitienne... Il reçoit les complimens de tout le monde... Il est heureux à faire plaisir. Tenez, monseigneur.... le voilà, il donne la main à la princesse.

LE MARGRAVE, *regardant au fond.* A ma femme? Il a fort bon air, le chargé d'affaires du roi-chevalier! Eh mais, je ne connaissais pas à ma femme cette parure en perles fines...

SLEIDANN. C'est, m'a-t-on dit, un hommage de monsieur l'amiral.

LE MARGRAVE. En vérité..... c'est très adroit cela... il aura pour son maître la voix... de ma femme. *

BONNIVET, *au fond; à ceux qui l'entourent.* Messieurs, vous me comblez... mais vos complimens se trompent; voici le

* Charles, un Gentilhomme, Samuel, Esther, Marguerite.

* Sleidann, Bonnivet, le Margrave.

maître de la maison... c'est lui qu'il faut féliciter.

PLUSIEURS VOIX, *au Margrave.* Ah! monseigneur... la fête est charmante!..

BONNIVET, *bas au Margrave.* Je vous l'avais promis... à vous tout l'honneur.

LE MARGRAVE, *de même.* A vous ma reconnaissance...

BONNIVET, *indiquant la porte de la diète.* Je n'en demande à votre altesse qu'une seule preuve (*la musique, un moment interrompue, se fait entendre de nouveau*). Messieurs, la danse nous rappelle.

LE MARGRAVE, *à part.* Oui... va danser, mon pauvre garçon!..

BONNIVET, *à part.* Brave allemand, va!

(*Il disparaît dans les salons avec tout le monde. Le Palatin entre par la porte de la diète.*)

## SCENE III.

LE PALATIN, LE MARGRAVE. *Il porte par dessus son costume un domino bleu clair, bordé de couleur orange, et tient un masque à la main.*)

LE PALATIN. Que disiez-vous donc au Français?

LE MARGRAVE. Le sais-je deux minutes après!

LE PALATIN. Vous êtes toujours pour moi?

LE MARGRAVE. Toujours (*à part*): au fait jusqu'à nouvel ordre... (*haut.*) J'ai promis à Didier.

LE PALATIN. A Samuel, vous voulez dire?

LE MARGRAVE. Décidémement il est donc juif?.. C'est égal, il est bien riche... Vous n'auriez pas dû le faire chasser de Francfort...

LE PALATIN. Écoutez: entre amis on se doit la vérité.

LE MARGRAVE, *à part.* Il va mentir.

LE PALATIN. Samuel, quoique juif, est un excellent homme que j'estime... que j'aime; il peut nous être fort utile; mais le bonhomme a la manie de choisir et de faire un empereur... C'est nous que cela regarde.

LE MARGRAVE. C'est notre état. Mais puisque c'est vous qu'il choisit...

LE PALATIN. D'accord... Mais il agissait trop ouvertement... il nous compromettait, et, dans notre intérêt comme dans le sien, j'ai cru qu'il valait mieux l'éloigner..... j'ai choisi le premier prétexte venu..... Sa qualité de juif..... mais sans qu'il y ait pour cela rien de changé à nos projets... Je suis toujours votre candidat.

LE MARGRAVE. Et Samuel votre caissier?

LE PALATIN. Toujours.

LE MARGRAVE, *à part.* Nous verrons bien (*haut*). Et vos autres voix?

LE PALATIN. L'évêque de Cologne, que Samuel a gagné pour moi.

LE MARGRAVE. Et puis?

LE PALATIN. Le duc Frédéric de Saxe.

LE MARGRAVE. On le dit pour le roi d'Espagne.

LE PALATIN. Parce que le roi d'Espagne est Allemand de naissance; mais il préférera un Allemand résidant en Allemagne. C'est lui que je cherche.

LE MARGRAVE. Vous entrez au bal?

LE PALATIN. Vous voyez..... le costume et le masque de rigueur; j'ai quelques instructions secrètes à donner encore; ce déguisement me servira. (*A part.*) Emmanuel aura-t-il pu découvrir la retraite de la juive?.... Oh! si une fois je tenais la fille, je serais maître du père!

(*Il sort par le fond.*)

## SCENE IV.

LE MARGRAVE, *puis* SAMUEL, *masqué, et couvert d'un domino.*

LE MARGRAVE. Je gagerais que mon candidat ne m'a pas dit quatre mots de vérité. (*Une porte secrète s'ouvre à gauche; entre Samuel masqué.*) Qui que tu sois, l'homme au masque, tu connais la maison aussi bien que moi qui en suis le maître, car tu entres par les passages secrets.

SAMUEL, *se démasquant.* Et j'écoute avant d'entrer.

LE MARGRAVE. C'est vous, mon bon ami!.. Vous avez entendu...

SAMUEL. Les mensonges de cet infâme!

LE MARGRAVE. Lui..... dont vous disiez tant de bien il y a huit jours! que vous vouliez faire empereur...

SAMUEL. Lui, empereur!.... jamais!.... C'est pour le roi Charles qu'il faut voter.

LE MARGRAVE. Comment! comment!... Ah ça, mon cher, entendons-nous... Je ne sais pas ce que c'est que changer ainsi; je n'ai qu'une parole... j'ai donné ma parole au palatin...

SAMUEL. A moi, s'il vous plaît... car ce n'est pas le palatin qui a payé la fête de cette nuit... qui paiera les cinquante mille ducats...

LE MARGRAVE. A la bonne heure... mais encore faut-il convenir de ses faits. Je vous promets pour le palatin... un homme déjà sur le retour... qui touche à la cinquantaine... et puis vous venez aujourd'hui

Digitized by Google

mettre en avant votre roi Charles..... un enfant qui monterait sur le trône à vingt ans... Il est capable d'en régner quarante... d'enterrer tous les électeurs du monde!.. Voyez-vous, mon cher, il faut tenir compte de tout cela... Si je fais le roi Charles empereur, il y a cent contre un à parier que c'est le dernier qui sera fait de mon vivant. Avec le palatin, au contraire, ça pourrait être à recommencer dans quatre ou cinq ans... Peut-être plus tôt.

SAMUEL. L'observation est juste.

LE MARGRAVE. Comment!... mais c'est de l'arithmétique... vous qui savez compter... vous devez me comprendre... Causez de cela avec mon trésorier... c'est un homme de chiffres...

SAMUEL. Nous nous entendrons facilement : au lieu cinquante mille, c'est cent mille ducats que je lui devrai...

LE MARGRAVE. Comme cela, vous ferez de lui ce que vous voudrez.

SAMUEL. Et votre frère... monseigneur de Mayence?

LE MARGRAVE. Ah!.. monseigneur est bien dur... Bonnivet l'a gâté... Il promet tant!..

SAMUEL. Mais il tiendra si peu?..

LE MARGRAVE. Eh! eh!.. le chapeau de cardinal!..

SAMUEL. Par Bonnivet?.. jamais!.. Les guerres d'Italie ont brouillé la France avec le pape.

LE MARGRAVE. Auriez-vous la prétention d'être bien en cour de Rome?.. vous! un israélite!

SAMUEL. Qui sait?.. Est-ce tout ce qu'il faut à votre frère?

LE MARGRAVE. Monseigneur de Mayence a promis en outre de marier notre troisième frère, le marquis Casimir de Brandebourg; notre frère n'épousera qu'une princesse de maison souveraine...

SAMUEL. Fort bien..... et pour trouver tout cela, nous avons...

LE MARGRAVE. Une heure; car dans une heure la diète s'assemble. (*Il indique la porte à droite.*) Votre temps est précieux, je vous laisse. (*Il sort par le fond.*)

SAMUEL, *le suivant.* Avant une heure, monseigneur de Mayence sera content, et le baron Sleidanu sera payé. (*Seul.*) Payer... c'est facile... mais satisfaire l'archevêque!.. une heure... ce n'est pas assez pour aller à Rome traiter d'un chapeau..... Et puis aller... je ne sais où..... trouver une noble héritière à vendre. O mon Dieu!.... le succès m'échapperait-il. (*Apercevant Charles qui entre du fond.*) Ah!.. le roi!..

## SCENE V.

### CHARLES, SAMUEL.

CHARLES. C'est vous, Samuel .. tout va bien!

SAMUEL. Tout va mal!

CHARLES. Frédéric de Saxe est pour nous.

SAMUEL. Mais l'archevêque de Mayence n'est pas pour nous; et vous connaissez votre Évangile : Celui qui n'est pas pour moi est contre moi.

CHARLES. Que demande-t-il?

SAMUEL. Trop.

CHARLES. Mais encore?

SAMUEL. Il veut être cardinal.

CHARLES. Il le sera. Est-ce tout?..

SAMUEL. Il veut une princesse pour son frère le marquis.

CHARLES. Je lui donne une reine.

SAMUEL. Et tout cela avant une heure?

CHARLES. A l'instant. Ecoutez-moi : vous connaissez M. de Chièvres..... Vander Ruysdal père; vous le trouverez dans le troisième salon. Sachez de lui si le révérend père, que nous attendons cette nuit de Rome, est arrivé... Il doit l'être; c'est mon confesseur, don Télesforo. Si le révérend a rapporté de là-bas ce qu'il est allé y chercher, que M. de Chièvres vous le remette. Quant au mariage, c'est mon affaire; le marquis Casimir est dans le bal, j'y vais faire un tour...

SAMUEL. Ainsi découvert?

CHARLES. Non, déguisé et masqué.

SAMUEL. Gardez-vous de notre ennemi, le palatin... il y est lui-même.

CHARLES. Déguisé aussi?

SAMUEL. Vêtu d'un domino bleu clair, bordé de couleur orange.

CHARLES. Bien... je m'en souviendrai. J'aperçois l'évêque de Cologne, mettez-vous tout de suite en règle avec lui, vous avez tout ce qu'il faut pour cela. Nous nous retrouverons ici.

(*Il sort par le fond; l'évêque entre de la droite.*)

## SCÈNE VI.

### L'ÉVÊQUE DE COLOGNE, SAMUEL.

L'ÉVÊQUE, *à lui-même.* Je voudrais pourtant savoir à quoi m'en tenir sur la parole donnée par Bonnivet; il a promis de racheter... mais tiendra-t-il?.. Le palatin a beau me dire, pour me consoler, que le tout est aux mains du juif Samuel... et que le juif est pour nous... Je ne connais pas cet homme... Savoir mes Raphaël, mes Titien, mes Carrache, tout ce qui fait mon bonheur et ma gloire... tout cela aux mains d'un mécréant..... d'un barbare!...

SAMUEL, *s'approchant.* Monseigneur...

L'ÉVÊQUE. Qu'est-ce?..

SAMUEL, *présentant un papier.* Pour monseigneur... de la part du roi Charles.

L'ÉVÊQUE, *ouvrant le papier.* Du roi Charles? (*Il lit.*) « Nous Charles-Quint, empereur!.. » Empereur!... « nous engageons sur notre parole impériale, à payer » au juif Samuel telle somme qu'il voudra » fixer, pour le rachat des tableaux formant » la galerie de monseigneur de Cologne. » La somme exigée, dont nous nous reconnaissons créancier, sera payée par » nous, le jour de notre couronnement en » la ville impériale d'Aix-la-Chapelle. Signé Charles-Quint, empereur. » (*A Samuel.*) Mais il est roi d'Espagne et n'est pas empereur. *

SAMUEL. Si monseigneur veut qu'il le soit?...

L'ÉVÊQUE. En ce qui me touche, certainement je le veux... puisqu'à cette condition... Mais cela suffira-t-il?

SAMUEL. Nous tâcherons.

L'ÉVÊQUE. Et qui donc êtes-vous?..

SAMUEL. Je suis... un des agens du roi Charles.

L'ÉVÊQUE. Eh bien! monsieur l'agent, dites au roi Charles que je garde ce papier, et que je vais tout faire pour devenir le créancier de l'empereur Charles-Quint. (*à part.*) Ceci me paraît positif; le roi Charles a de grandes chances; je ne verrai pas Bonnivet, et je laisserai dire le palatin. (*Haut.*) Vous pouvez compter sur moi. (*Il sort par la droite.*)

SAMUEL. A merveille! Sachons maintenant ce qu'on nous apporte de Rome.

(*Il sort rapidement par le fond, la porte secrète, par où est arrivé Samuel, s'ouvre; entre Emmanuel.*)

## SCENE VII.

EMMANUEL *seul.*

Oui, Samuel, compte sur lui, sur eux tous... et ris-toi de la haine et des menaces d'Emmanuel! Le moment est proche où cette haine que tu méprises te fera pleurer toutes les larmes de tes yeux. Oh! je sais tout, maintenant... le palatin m'a dit la cause de tes refus et des répugnances de ta fille! Ah! juif, il te faut un gendre de noble race?.. Ah! tu veux sur le front de ta fille une couronne comtale?... et tous les deux vous me repoussez du pied, parce que je ne suis que votre égal!... Mais, malheureux, vous n'avez donc pas prévu que du jour où l'orgueil vous germerait au cœur, la soif de la vengeance viendrait dévorer le mien?.. Va, Samuel, réjouis-toi!.. tu as trompé la vigilance de tes persécuteurs; tu rentres, malgré eux, dans cette ville d'où ils t'ont banni; malgré eux aussi tu en as fait sortir ta fille que poursuivait leur colère; sois fier, Samuel... tu les a joués tous!.. mais à ton ton tour tu es joué par Emmanuel!... Le palatin!... enfin!

(*Entre du fond un domino bleu bordé orange.*)

## SCENE VIII.

EMMANUEL, LE MASQUE.

EMMANUEL. Monseigneur, j'ai réussi.

LE MASQUE. Réussi?

EMMANUEL. La juive est en mon pouvoir.

LE MASQUE. Esther!

EMMANUEL. Sur un faux avis que son père, rentré dans la ville, était menacé de mort, elle a voulu partager ses périls; et pour suivre mes affidés, elle a quitté la retraite où son père l'avait cachée, à trois lieues d'ici; elle est à Francfort.

LE MASQUE. Où la trouver!..

EMMANUEL. A deux pas, dans la petite maison bourgeoise indiquée par votre altesse.

LE MASQUE. Amenez-la.

EMMANUEL. Dans ce palais?.... Mais le délit est flagrant; pourquoi ne pas aller droit au tribunal?...

LE MASQUE. Ici d'abord. Maître de la fille, nous le serons du père. Amenez-la secrètement.

EMMANUEL, *indiquant la petite porte.* Par cette galerie?.. en traversant la chapelle?..

LE MASQUE. Oui, par la chapelle, où vous la ferez attendre. Voici le père..... partez vite!

(*Emmanuel sort par la porte secrète.*)

CHARLES, *ôtant son masque.* J'ai dû parer d'abord au plus pressant danger... mais que Samuel ignore le retour de sa fille... la partie serait perdue!...

(*Entre Samuel du fond.*)

## SCENE IX.

SAMUEL, CHARLES.

SAMUEL, *tenant un papier à la main.* Une lettre du pape! (*Charles la prend.*) Don Télesforo vient d'arriver; si vous aviez encore besoin de lui, je lui ai indiqué, à

* Samuel, l'Evêque.

l'étage inférieur, un escalier de dégagement qui conduit à la chapelle...

CHARLES, *vivement.* A la chapelle ?.. vous êtes allé...

SAMUEL. Non pas moi... mais le révérend, pour y attendre vos ordres. Que dit la lettre ?

CHARLES, *lisant la lettre qu'il a décachetée.* « Au roi Charles d'Espagne, le cardinal secrétaire d'état ; Sire,

« Je suis chargé de remercier votre majesté du secours efficace qui nous a été prêté, de votre part et en votre nom, par Hugues de Moncade, vice-roi de Sicile, lequel, à la tête de vos bonnes galères, a nettoyé et purgé les eaux de la Méditerranée des corsaires infidèles qui les infestaient, et qui déjà menaçaient les états de l'Eglise. Nous apprenons, etc., etc., et en signe de sa haute bienveillance et estime, sa sainteté autorise votre majesté à désigner pour le cardinalat tel évêque ou archevêque qu'il vous plaira, promettant que votre seul désir équivaudra à une nomination définitive. »

SAMUEL. C'est assez clair.

CHARLES, *s'approchant de la table.* Un mot de ma main, au bas de cette lettre, la rendra plus claire encore. (*Il écrit.*)

SAMUEL. Et le mariage du marquis ?

CHARLES, *tout en écrivant.* Affaire conclue : je lui fais épouser la jeune veuve de mon aïeul Ferdinand, Germaine de Foix.

SAMUEL. La veuve d'un roi d'Espagne, la nièce d'un roi de France, épouse un cadet de famille allemand ?..

CHARLES. Triste sort de ceux qui sont montés trop haut... ils ne peuvent plus que descendre.

SAMUEL, *souriant.* Réflexion morale, bien précieuse dans la bouche d'un roi qui veut être empereur !

(*Tintement de cloches.*)

CHARLES, *se levant.* Voici l'heure !

SAMUEL. Déjà !

CHARLES. Pourquoi déjà ? c'est le mot d'un poltron ; et nous sommes en mesure pour n'avoir pas peur.

SAMUEL. Voici les électeurs... cachez-vous dans la foule.

(*Le monde des invités garnit le fond ; Charles se perd parmi eux. Les électeurs entrent processionnellement, deux à deux, traversant le théâtre de gauche à droite. Ils sont suivis de leurs principaux gentilshommes. En tête l'Archevêque de Mayence, puis l'Archevêque de Trèves et le Margrave, le roi de Bohême et le Palatin, le duc de Saxe et l'Evêque de Cologne.*)

## SCENE X.

LES MÊMES, L'ARCHEVÊQUE DE TRÈVES, L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, LE ROI DE BOHÊME, L'ARCHEVÊQUE DE COLOGNE, LE MARGRAVE, LE DUC DE SAXE, LE PALATIN, BONNIVET, SLEIDANN, CHIÈVRES, GENTILHOMMES, INVITÉS, SOLDATS, ETC.

(*Au moment où l'Électeur marchant en tête est arrivé à quelques pas de la porte de la diète, le cortége s'arrête quelques minutes. Bonnivet s'entretient avec le Margrave ; l'archevêque de Trèves avec le roi de Bohême ; le Palatin paraît chercher quelqu'un dans la foule ; Samuel s'est approché de l'archevêque de Mayence, à qui il présente la lettre du pape.*) *

SAMUEL, *bas à l'archevêque.* Un courrier du Saint-Père. (*L'archevêque lit la lettre.*)

BONNIVET, *au Margrave.* Combien le roi de France sera flatté d'apprendre que notre fête de cette nuit a satisfait monseigneur !

SAMUEL, *qui pendant ce temps a passé à Sleidann.* Baron Sleidann, je ne veux pas déranger votre maître, qui paraît s'amuser beaucoup de M. l'amiral, mais vous direz à son altesse que j'ai tenu ma parole. (*Il lui remet un portefeuille.*)

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE, *qui a lu la lettre, dit à part.* Et au bas, ces mots ajoutés : « L'empereur Charles-Quint désigne pour le chapeau de cardinal l'archevêque de Mayence. Signé Charles. » (*A Samuel qui, dans ce moment s'est rapproché de lui.*) C'est bien... j'ai compris.

LE PALATIN, *reconnaissant Samuel.* Toi ici ! tu as osé rentrer dans cette ville... Sais-tu, juif, que ton audace mérite peine de mort ?

SAMUEL. Je sais que la personne d'un ambassadeur est inviolable, comme celle de tous les gens de sa suite ; et j'appartiens à l'ambassade du roi Charles d'Espagne.

(*Il ouvre son domino ; on voit sur sa poitrine un écusson aux armes d'Espagne.*)

LE PALATIN. Ah ! tu travailles pour l'Espagnol ?..

SAMUEL. L'événement dira pour qui j'ai travaillé.

(*Il s'approche du Margrave que Bonnivet vient de quitter ; le Margrave paraît lui donner les plus belles assurances. Samuel échange ensuite quelques mots avec l'évêque de Cologne.*)

* Samuel, Mayence, Trèves, Bohême, Bonnivet, Margrave, Palatin, Saxe, Cologne, Chièvres, Sleidann.

LE PALATIN, *à part, regardant Samuel.* Il me brave! et Emmanuel n'a pas paru!... il n'aura pu réussir... Tout espoir est perdu pour moi!..

BONNIVET, *qui n'a quitté le Margrave que pour venir au Palatin.* Monseigneur connaît les intentions du roi, mon maître, relativement aux deux palatinats?..

LE PALATIN, *avec beaucoup d'aménité.* Je m'en souviendrai.

(*Bonnivet s'incline avec joie.*)

LE ROI DE BOHÊME, *à la droite du palatin, lui dit tout bas.* Les bons Allemands portent le duc de Saxe.

LE PALATIN, *de même.* Je suis des vôtres. (*à part.*) Le Saxon ou le Français que m'importe! pourvu que ce ne soit pas le candidat du juif!

(*Les électeurs, suivis de leurs gentilshommes entrent à la diète; Chièvres, Bonnivet et le monde des invités s'éloignent par le fond; il ne reste plus en scène que Samuel et Charles.*)

## SCENE XI.

CHARLES, SAMUEL.

CHARLES, *regardant avec anxiété la porte de droite.* Maintenant, le sort en est jeté!.. En ce moment on délibère...

SAMUEL, *rayonnant.* En ce moment on fait le roi d'Espagne empereur!..

CHARLES. Et la fille du juif grande-duchesse... puisses-tu dire vrai!..

SAMUEL. J'ai votre parchemin; vous avez laissé pour les titres un blanc que j'ai promis de remplir... l'heure est venue!.. (*Il tire de son sein la promesse écrite de Charles et les titres du Palatin, s'assied à la table à gauche, et commence à écrire avec ardeur et tout en parlant.*) « A Esther, fille d'Isaac Ben Samuel, le titre de grande-duchesse de Berg et de Juliers. »

CHARLES. Quoi! ces deux magnifiques principautés...

SAMUEL. Elles étaient à vendre, j'en ai fait emplette. Quant aux autres propriétés, en voici les titres devant moi; je n'ai qu'à copier..... (*Il écrit à la hâte et sans quitter des yeux le papier.*) « Comtesse de Heidelberg...

CHARLES, *à part, l'œil fixé sur la porte.* Et penser que tout cela n'est peut-être qu'un rêve!..

## SCENE XII.

RODOLPHE, CHARLES, SAMUEL.

RODOLPHE, *à Charles.* C'est vous, M. Vander Ruisdal... vous, notre ami!.. si vous saviez... Esther...

CHARLES, *bas, lui montrant Samuel qui écrit.* Silence!

RODOLPHE, *de même, le reconnaissant.* Samuel!.. Il ignore le danger de sa fille...

CHARLES. S'il le savait tout serait perdu. Parlez... (*Il le pousse à l'extrémité opposée.*)

RODOLPHE. Tout-à-l'heure deux hommes en ont abordé un troisième, que j'ai reconnu être Emmanuel: « La juive, ont-ils dit, est dans la chapelle. — J'y vais avec vous, a répondu Emmanuel, vous resterez dehors, pour défendre au besoin l'entrée. » Et ils sont partis.

CHARLES. Ecoutez, un seul moyen nous reste: je ne dois pas quitter cette place; vous, courez... prenez dans le troisième salon M. Vander Ruysdal père; vous connaissez le palais: à l'étage inférieur vous devez trouver un petit escalier conduisant à la chapelle...

RODOLPHE. Près d'Esther.... j'y vole!

CHARLES. Là, vous trouverez aussi un saint homme... (*Il lui parle à l'oreille.*)

SAMUEL, *toujours écrivant.* Baronne de Frankendal..... suzeraine des abbayes de Fuldes... de Munster...

RODOLPHE, *à Charles.* Mais que dira le père?..

CHARLES. Le père consent à tout pour sauver sa fille!.. Une fois près d'elle, venez m'en donner avis par cette porte. Si Emmanuel ou quelqu'autre voulait s'opposer par la force..... alors ne ménagez rien!

RODOLPHE. J'aurai des armes!

(*Il sort rapidement par le fond.*)

## SCENE XIII.

CHARLES, SAMUEL, *puis* EMMANUEL.

CHARLES. Oh! qu'ils sont lents à vouloir!

SAMUEL *se levant.* Tout est prêt! Un mot maintenant qui nous vienne de là, (*Il indique la porte de la diète.*) Et ma fille est princesse souveraine!

EMMANUEL *entrant par la porte secrète.* Ta fille est là... prisonnière, sous le poids d'une accusation capitale... et je vais la dénoncer aux magistrats de Francfort!

SAMUEL. Esther!.. Esther!.... ici je veux la voir!.. (*Il se précipite vers la porte.*)

EMMANUEL *la referme et en arrache la clé.* Je ne le veux pas!.. Cette porte ne s'ouvrira maintenant qu'avec le bon plaisir d'Emmanuel! On ne sort de cette porte que pour marcher au tribunal, et du tribunal au bûcher! (*Il sort triomphant.*)

SAMUEL. Ma fille!.. on veut tuer ma fille!

CHARLES. Dans un instant, je la sauve!

SAMUEL. Non... Vous aussi vous me trompez!..

## SCENE XIV.

SLEIDANN *sortant de la diète*. CHARLES, SAMUEL.

CHARLES. Eh bien M. le baron, quelles nouvelles?..

SLEIDANN. Excellentes... si M. Samuel le veut.

SAMUEL. Moi.

SLEIDANN. Six voix sont également partagées entre le duc Frédéric et le roi d'Espagne; la septième, celle de mon maître peut seule faire pencher la balance; il va le faire en faveur du roi Charles, si M. Samuel veut dire un seul mot...

SAMUEL. Je veux qu'on me rende Esther!

CHARLES *à Sleidann*. Quel est ce mot?

SLEIDANN. Son nom au bas d'un dernier bon de cent mille ducats.

CHARLES. Vous entendez, Samuel.... cent mille ducats encore, et nous avons l'empire!

SAMUEL Je n'entends rien... je ne veux rien entendre... Esther est là...je veux voir Esther!..

SLEIDANN. *à Charles*. Hâtez-vous... si mon maître ne me voit pas revenir... Frédéric de Saxe est empereur!

CHARLES *suppliant*. Samuel, votre signature seulement...

SAMUEL *de même* Non... rien!.. (*On frappe à la porte secrète*) Qui est là?..

ESTHER... Ma fille... est-ce toi?..

UNE VOIX *en dehors*. Non, mon père... mais notre Esther est sauvée!

SAMUEL. Rodolphe!.. c'est la voix de Rodolphe!.. tu me le jures, enfant? tu me jures que ses persécuteurs...

RODOLPHE *de même*. Elle est à l'abri de leurs coups. Adieu... je retourne près d'elle pour ne plus la quitter... confiance entière dans Vander Ruysdal!

SAMUEL. Oh! je le crois... lui qui déjà l'a sauvée! (1)

CHARLES *lui présentant la plume*. Et vous allez signer?..

SAMUEL *la prenant*. Tout!... donnez.... donnez...

SLEIDANN *voyant entrer le palatin*. Trop tard!..

LE PALATIN *sortant de la diète*. Frédéric, duc de Saxe, vient d'être élu empereur d'Occident. (*Sleidann rentre à la diète*).

(1) Sleidann, Samuel, Charles.

## SCENE XV.

LE PALATIN, SAMUEL, CHARLES.

CHARLES *à Samuel*. Malheureux! vous nous avez perdus!

(*Il tombe abattu sur un siége à gauche.*)

LE PALATIN. Eh bien, Samuel, le voilà l'événement!.. il devait m'apprendre pour qui le juif travaillait; Samuel le juif travaillait donc pour le duc de Saxe!

SAMUEL *comme sortant d'un rêve*. Est-ce possible ô ciel!.. perdre tout... tout en un moment!.. Et ma fille!.. elle pour qui tout-à-l'heure encore je rêvais gloire et bonheur! oh! oh! malheureux!..

(*Il pleure.*)

LE PALATIN. Ta fille, qui est rentrée à Francfort, sera jugée demain et condamnée comme juive par la justice impériale.

SAMUEL. Grâce!...

LE PALATIN. Tu m'implores... moi pauvre prince dépouillé... moi qui ne suis quelque chose encore que par ta clémence, moi dont un mot de ta bouche peut faire un proscrit, un mendiant!

SAMUEL. Vos titres, votre fortune, je vous rendrai tout, monseigneur... daignez reprendre tout! n'est-ce point assez? dites ce qu'il vous faut encore! pour que vous me rendiez mon enfant, dites ce que vous voulez prendre de mes richesses!

LE PALATIN. Ah!.. tu acceptes donc les conditions qu'il me plaira de t'imposer?

SAMUEL. Toutes.

LE PALATIN. Tu avoues donc que tu es à ma merci!.. tu me reconnais donc pour ton maître!

SAMUEL. Vous pour mon seigneur, moi pour votre esclave!

LE PALATIN *se posant fièrement*. Eh bien donc, esclave, à genoux! à genoux, pour entendre la loi qu'il plaît à ton seigneur de te faire!

(*Samuel s'agenouille. Sleidann paraît à la porte de la diète.*)

## SCENE XVI.

LES MÊMES, SLEIDANN.

SLEIDANN. Le duc de Saxe a refusé la couronne.

SAMUEL. Dieux!

CHARLES. Qu'ai-je entendu!

LE PALATIN *à Sleidann*. Dis-tu vrai!

SLEIDANN. Monseigneur, un nouveau scrutin vient de s'ouvrir.

Digitized by Google

LE PALATIN *furieux*. Malédiction !.. puissé-je arriver à temps !

(*Il entre rapidement à la diète.*)

SAMUEL *se relevant*. O dieu de Jacob, tu as eu pitié de ton serviteur ! un nouveau scrutin ! (*à Sleidann*) et quelles sont les chances ?

SLEIDANN. Les mêmes que tout-à-l'heure.

CHARLES. Pour le roi d'Espagne, combien de voix ?

SLEIDANN. Trois assurées ; une quatrième qui peut l'être, celle de monseigneur le margrave

CHARLES. Et pour cela que faut-il ?

SLEIDANN. Ce qu'il fallait tout-à-l'heure, cent mille ducats.

SAMUEL. C'est bien cher pour une marchandise achetée déjà tant de fois. Mais j'en donnerais le double, pour être sûr qu'une fois payée elle ne sera plus à vendre.

SLEIDANN. Écoutez ce que je viens vous proposer : mon maître, dans la chambre de la diète, a les yeux fixés sur le sablier (*lui en indiquant un sur une table à gauche*). Regardez celui-ci... encore quelques grains de tombés, et nous aurons atteint la deuxième heure : ce moment venu, si monseigneur ne m'a pas vu reparaître, il donne sa voix au roi d'Espagne, car c'est qu'alors j'aurai reçu la somme exigée...

SAMUEL. Sans cependant pouvoir vous éloigner, avant le dénouement connu ?

SLEIDANN. De cette façon, d'un côté comme de l'autre la fraude est impossible.

SAMUEL. J'accepte et je signe !*

(*Il écrit le bon qu'il lui remet.*)

SLEIDANN *lui montrant le sablier*. Voyez, l'heure est écoulée. En ce moment, monseigneur de Brandebourg laisse tomber dans l'urne le nom de Charles d'Espagne ; votre candidat est empereur !

CHARLES *avec un mouvement d'orgueil*. Empereur !.. (*puis il s'arrête et dit avec dédain*) et pour cela qu'aura-t-il fallu ? que le fils d'un gentilhomme allemand se soit amouraché de la fille d'un Juif !.. Qu'est-ce donc, ô mon Dieu ! que les grandeurs du monde !.. (*Fanfares au dehors.*)

SLEIDANN. Le signal !.. (*Bruit de voix.*)

SAMUEL. Écoutez ! (*Cris au dehors.*) Vive l'empereur Charles-Quint !

SLEIDANN. Ils crient vive l'empereur Charles-Quint.

SAMUEL *ivre de joie*. Ils crient : vive Esther, grande-duchesse de Berg et de Juliers !

* Sleidann. Samuel. Charles.

*La foule envahit les salons du fond ; les portes de la diète se rouvrent. Entrent les électeurs, l'archevêque de Mayence en tête ; on porte devant eux les insignes impériaux, la couronne, le sceptre, le manteau. En avant de la foule sont Bonniret et sa suite, et puis Guillaume de Chièvres en costume d'ambassadeur espagnol : près de lui Samuel et Charles.*

## SCENE XVII.

*A droite les* SEPT ÉLECTEURS. — *Au fond la foule.* — *A droite*, BONNIVET, CHIÈVRES, SAMUEL, CHARLES.

L'ARCHEVÊQUE DE MAYENCE. Nous, grand chancelier de l'empire en Allemagne, faisons savoir, au nom de la très auguste diète impériale, que la couronne vient d'être déférée, non par le droit d'hérédité, ni par celui de la succession paternelle, mais par les suffrages des électeurs de l'empire allemand, et particulièrement par la providence du Dieu tout-puissant, à Charles, roi d'Espagne, aujourd'hui Charles-Quint, empereur.

TOUS. Vive l'empereur !

SAMUEL *bas à Chièvres, en lui remettant un parchemin*. A vous maintenant, M. l'ambassadeur.

CHIÈVRES, *sur un signe que Charles lui fait de l'œil, va se placer près de l'officier portant les insignes impériaux, se couvre et dit à haute voix :* Au nom de l'empereur Charles-Quint,.. (*tout le monde se découvre*) des lettres de haute noblesse princière sont accordées à Esther, fille d'Isaac Ben Samuel, grande-duchesse de Berg et de Juliers, comtesse du Haut et Bas-Rhin, baronne de Heidelberg, de Manheim et de Frankendal, suzeraine des abbayes de Strasbourg, de Fuldes, de Munster, et de tous les pays formant l'apanage des hauts et bas palatinats, dont elle possède tous les titres de propriété en bonne et légitime possession.

LE PALATIN. Que veut dire ceci ?.. Moi, prince de l'empire, dépouillé par une juive !

TOUS. Une juive !

EMMANUEL *entrant du fond à gauche, suivi de plusieurs hommes de justice*. Oui, une juive, sommée de paraître devant le tribunal de haute justice, sous le poids d'une accusation capitale.

LA FOULE. Au tribunal, la juive !

SAMUEL *à part*. Elle est perdue !

RODOLPHE *paraissant au fond à droite, con-*



Digitized by Google

*duisant Esther et accompagné de D. Telesforo.* Il n'y a pas ici de juive!.. en présence de deux nobles témoins, moi prince Rodolphe et Guillaume, comte de Chièvres, par les mains du révérend don Telesforo, cette femme vient de recevoir les saintes eaux du baptême, elle est chrétienne!

TOUS, *avec respect.* Chrétienne!

SAMUEL *bas à Charles avec douleur.* Chrétienne?

CHARLES *bas aussi.* Il le fallait: à cette seule condition le mariage pouvait s'accomplir.

SAMUEL *avec résignation.* Gloire au Dieu des chrétiens puisqu'il sauve ma fille!... Merci à la loyauté de l'empereur qui a tenu toutes ses promesses.

CHARLES. Pas encore. (*Bas à de Chièvres.*) Achevez, comte.

DE CHIÈVRES (*à haute voix.*) Et maintenant moi, Guillaume comte de Chièvres, ambassadeur d'Espagne à la diète de Francfort, donne avis au comte Louis, palatin du Rhin, qu'à huit jours de date du présent jour, d'après la volonté de l'empereur Charles-Quint, tout sera prêt au palais de l'ambassade espagnole pour le mariage de la grande-duchesse Esther avec le prince Rodolphe.

LE MARGRAVE *s'approchant du palatin.* Eh bien, beau cousin, votre réponse à l'empereur?

LE PALATIN. J'ai huit jours pour la faire.

LE MARGRAVE *souriant avec malice.* Ce n'est pas trop, n'est-ce pas, pour se décider?

EMMANUEL *à part.* C'est assez pour se venger.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

---

# ACTE V.

Au palais de l'ambassade espagnole, grande salle ouvrant au fond sur une galerie. A l'extrémité de la galerie, à droite de l'acteur, porte ouvrant sur la chapelle. Portes au deuxième plan à gauche et à droite.

## SCÈNE PREMIÈRE.

CHIEVRES, UN OFFICIER, PAGES, DOMESTIQUES.

CHIÈVRES, *à un page.* La grande-duchesse n'a pas quitté l'appartement qu'elle occupe depuis huit jours au palais de l'ambassade?

LE PAGE. Non, excellence; elle est aux mains de ses dames d'atours occupées à la parer pour le mariage.

CHIÈVRES. Et son père?

LE PAGE. Son père vient d'arriver, il n'y a qu'un instant; il s'est aussitôt rendu près de sa fille.

CHIÈVRES, *à lui-même.* Dans cet appartement qu'il appelle la prison de son enfant. L'empereur, obligé de s'absenter de Francfort, le lendemain même de l'élection, m'avait laissé des ordres positifs: ne pas souffrir que la duchesse franchît un seul moment les portes de ce palais, où il a voulu qu'elle prît asile jusqu'à ce jour. Sa majesté craignait, pendant son absence, quelque attaque perfide de la part du Palatin ou d'un ennemi plus obscur; j'ai bien pris toutes mes précautions. (*A un officier qui entre.*) Eh bien! monsieur, quelle réponse?

L'OFFICIER. Excellence, comme j'arrivais au palais du Palatin, le prince faisait donner l'ordre à son fils et aux gens de sa suite de se tenir prêts pour la cérémonie.

CHIÈVRES. Le prince ne vous a fait aucune question?

L'OFFICIER. Une seule, excellence: son altesse m'a demandé s'il était vrai, comme l'indiquait la rumeur publique, que l'empereur fût arrivé d'aujourd'hui, pour assister incognito au mariage du prince Rodolphe.

CHIÈVRES. Et vous avez répondu?

L'OFFICIER. Ainsi que votre excellence me l'avait ordonné, que rien de semblable n'était venu à ma connaissance.

CHIÈVRES. C'est bien, monsieur. (*Indiquant la porte au deuxième plan à droite.*) Entrez là: vous vous approcherez de la deuxième portière que vous trouverez baissée, et, sans même la soulever, vous vous nommerez, puis vous répéterez, à demi-voix, ce que vous venez de m'annoncer. Quant à vos ordres pour le reste de la journée, toujours les mêmes: une surveillance de tous les instans, relativement au Palatin et à tous ceux de sa suite; et souvenez-vous que, dans ce palais, l'empereur, absent pour tous, veut être présent partout. (*L'officier entre à droite. — A un page.*) Vous, page, avertissez don Telesforo: avant une heure, on ouvrira les portes de la chapelle.

UN PAGE, *annonçant.* Leurs altesses électorales le comte Palatin du Rhin et le margrave de Brandebourg; son altesse le prince Rodolphe.

## SCENE II.

CHIÈVRES, LE MARGRAVE, LE PALATIN, RODOLPHE, SUITE.

LE MARGRAVE. Eh! c'est le papa Vander-Ruysdal... aujourd'hui l'ambassadeur de notre puissant empereur... de l'empereur que nous avons fait.

CHIÈVRES. Soyez les bienvenus dans ce palais, messeigneurs.

LE MARGRAVE. Savez-vous, cher comte, que vous nous avez joué là une comédie tout entière?

CHIÈVRES. Dont le dénouement se sera fait, j'espère, à la satisfaction de tout le monde.

LE MARGRAVE, *montrant le Palatin.* Sans en excepter mon beau cousin que je vous amène, et qui n'en veut plus à personne.

CHIÈVRES, *s'inclinant devant le Palatin* La présence de monseigneur ici va faire plus d'un heureux.

RODOLPHE. Mon père, je vous le jure, ma vie sera consacrée tout entière à vous remercier de ce que vous faites aujourd'hui pour mon bonheur!

LE PALATIN. Bien, mon fils, bien. Mais il est un autre serment que vous devez être impatient de prêter; votre fiancée aussi doit désirer votre présence.

CHIÈVRES, *indiquant la gauche.* Voici l'appartement de la grande-duchesse... (*Regardant au fond du même côté.*) Et bientôt tout sera prêt pour la cérémonie, car j'aperçois venir le présent de noces impérial.

LE PALATIN. L'empereur?...

CHIÈVRES. A voulu que la couronne, qui sera posée sur le front de la grande-duchesse, fût payée des deniers de son épargne.

(*Un page a déposé sur une table à droite, un coussin supportant une couronne recouverte d'un voile.*)

LE MARGRAVE, *soulevant le voile.* C'est à la fois d'une galanterie et d'une magnificence!

(*Pendant qu'on admire la couronne, l'officier entré à droite, en ressort, et vient parler à l'oreille de Chièvres.*)

CHIÈVRES, *bas à l'officier.* C'est bien... j'y cours.

LE MARGRAVE, *de même.* Ah! sa majesté fait des présens de ce prix-là... Décidément on ne nous a pas trompés, nous avons un empereur riche.

CHIÈVRES, *au Palatin.* Monseigneur, don Télesforo va bientôt paraître à l'autel. Prince Rodolphe, votre nouvelle famille vous attend. (*Il indique la porte à gauche.*) Dans quelques minutes, j'aurai l'honneur de venir prendre les ordres de vos altesses.

(*Il entre à droite.*)

LE MARGRAVE, *au Palatin en indiquant l'appartement d'Esther.* Eh bien! beau cousin, entrons-nous?... Encore de l'hésitation?... craignez-vous pas que là dedans on vous voie d'un mauvais œil?... Allons donc!... votre bru attend que vous veniez lui donner un gros baiser bien bourgeois, son père va vous offrir une bonne poignée de main de comptoir... nous aurons là toutes les émotions de l'arrière-boutique, ça sera très-attendrissant.... Tenez, votre fils et moi nous vous devançons, nous nous dévouons les premiers... Holà! page, annonce le margrave de Brandebourg et le prince Rodolphe de Heidelberg.

(*Un page passe devant les deux princes; Rodolphe interroge du regard son père qui lui fait signe de suivre le margrave. Les gens de la suite s'écoulent par la galerie; Emmanuel paraît au fond un moment après.*)

## SCENE III.

LE PALATIN, *puis* EMMANUEL.

LE PALATIN. Oui, le sort m'a vaincu! j'ai épuisé toutes les résistances, tous les délais. Maintenant il le faut... Mais cet homme, qui ce matin est venu me demander, pour faveur unique, la permission de se mêler aux gens de ma suite pour pénétrer dans ce palais, quel est son dessein?.. Oh! béni serait l'envoyé du ciel ou de l'enfer, qui viendrait briser cet exécrable hymen... (*apercevant Emmanuel*) le voici!.. mais le misérable espère peut-être, à l'ombre de mon nom... Oh! la justice de l'empereur serait terrible... après être descendue jusqu'à cet homme, elle monterait jusqu'à moi, peut-être!.. Emmanuel, approche.

EMMANUEL. Que me voulez-vous?

LE PALATIN. Tu as désiré être introduit ici?

EMMANUEL. C'est ici seulement que la vengeance est encore possible.

LE PALATIN. La vengeance?

EMMANUEL. Depuis huit jours je l'espère en vain. Les murs de ce palais élevaient entre elle et moi une impénétrable barrière; grâce à vous, je les ai franchis.

LE PALATIN. Grâce à moi, malheureux... qu'oses-tu dire?..

EMMANUEL. Oh! ne craignez pas, monseigneur, que je vous compromette. Vous ne serez pas plus de moitié dans l'œuvre que j'accomplirai, que vous n'êtes de moitié dans les motifs qui me font agir. Ce que j'aurai fait ne sera qu'à moi, car c'est pour moi seul que je l'aural fait.

LE PALATIN. Mais songe que la protection de l'empereur couvre toute cette maison; songe que le premier présent qu'aient laissé tomber du trône ses mains impériales, c'est cette couronne ducale que je vais placer sur le front de la fiancée.

(*Il indique la couronne sur la table.*) *

EMMANUEL, *s'approchant.* Ah! cette couronne touchera le front de la fiancée?

LE PALATIN. Et cette couronne, c'est l'empereur qui la donne...

EMMANUEL, *dédaigneusement.* Oh! l'empereur... c'est au tribunal d'un autre juge que je rendrai mes comptes.

LE PALATIN. Explique-toi...

EMMANUEL, *vivement.* Silence!..... on vient...

(*Il se retire vers le fond. Chièvres entre de la droite.*

## SCENE IV.

LES MÊMES, CHIÈVRES, L'OFFICIER.

CHIÈVRES; *il fait signe à l'officier qui est entré avec lui de prendre sur la table le coussin et la couronne, puis indiquant la droite.* Posez cette couronne là... dans cette première pièce, et revenez faire ouvrir les portes de la chapelle. (*L'officier porte le coussin à droite. Au Palatin.*) Si monseigneur l'ordonne, l'office va commencer.

LE PALATIN, *indiquant l'appartement d'Esther, après avoir jeté un regard dérobé sur Emmanuel.* Veuillez d'abord m'introduire, excellence, je vous suis.

(*Chièvres et le Palatin entrent à gauche. Pendant ce temps l'officier est revenu de la droite et sorti par le fond. Emmanuel seul est en scène.*)

* Emmanuel, le Palatin.

## SCENE V.

EMMANUEL.

(*Il regarde de loin dans la chambre à droite, dont la porte est restée ouverte.*)

C'est pour une couronne qu'elle s'est parjurée, c'est par une couronne qu'elle sera punie!.. J'ai vécu six ans en Italie... j'en ai rapporté la vengeance qui va me servir aujourd'hui... C'était celle des Borgia! vengeance rapide comme l'éclair, terrible comme la foudre!.. (*Il tire une fiole de son sein.*) Quelques gouttes de ce poison aux bords de cette couronne, et la mort va se glisser froide et pénétrante jusqu'aux sources de la vie. Et quand ton cœur, femme lâche et perfide, bondira d'orgueil et de joie, en voyant descendre sur ton front cette couronne au prix de laquelle tu t'es vendue, alors te frappera la colère d'Emmanuel! (*Regardant autour de lui.*) Personne!.. Un moment me suffira... (*Il entre à droite. Musique. Les portes du fond s'ouvrent; on voit la galerie se remplir d'invités qui traversent de gauche à droite pour se rendre à la chapelle. Puis Emmanuel rentre de droite, le visage pâle, l'œil hagard, il ferme la porte derrière lui.*) M'aurait-on surpris!.. j'ai cru entendre... (*Il écoute à la porte.*) Non, c'est le bruit des pas de tout ce monde d'invités. Dans quelques minutes tout sera dit... et mon sort aussi sera fixé.

(*Il se perd dans la foule au fond. On sort chez Esther.*)

## SCENE VI.

CHIÈVRES, LE MARGRAVE, LE PALATIN, SAMUEL, ESTHER, RODOLPHE.

(*Les deux familles entrent de la gauche et se dirigent vers la galerie, en gagnant la porte du milieu au fond. Arrivés au milieu du théâtre, tous s'arrêtent.*)

SAMUEL, *au Palatin.* Monseigneur, ici je dois m'arrêter; d'ici, j'aperçois l'autel des chrétiens; le juif n'a pas le droit de s'en approcher. Plus heureux que moi, qui ne pourrai que prier de loin pour nos enfans, vous serez là près d'eux pour les bénir. C'est à vous, monseigneur, que je confie tout ce que j'ai de cher et d'adoré au monde... ma fille... * qui dès ce moment devient aussi la vôtre.

* Esther, Samuel.

Digitized by Google

ESTHER. Mon père, mon bon père, c'est pour vous seul que je vais prier; car, pour elle, votre fille n'a plus rien à demander à Dieu... votre fille est heureuse!

SAMUEL. Heureuse... ma fille est heureuse!.. Vous l'entendez, Rodolphe, vous me l'avez rendue brisée de douleur et voulant mourir... je vous la rends radieuse de bonheur, d'espérance et de joie!

RODOLPHE, *lui baisant les mains.* Oh! merci... merci!..

SAMUEL. Allez, enfans... votre père vous a bénis... allez demander les bénédictions du ciel.

(*Sur un signe de Chièvres, un page est entré à droite; il en ressort portant la couronne toujours couverte et sur le coussin; il se dirige vers la chapelle, Chièvres le suit, puis le Palatin donnant la main à Esther, le Margrave conduisant Rodolphe; puis les gentilhommes invités. Les portes de la chapelle se ferment: deux hallebardiers sont devant ces portes. Samuel seul reste en scène, et un moment après entre Emmanuel.*)

## SCENE VII.

SAMUEL *puis* EMMANUEL.

SAMUEL, *qui a suivi sa fille des yeux jusqu'au moment où les portes se ferment* Dieu d'Israël, toi qui toujours as soutenu le faible contre le fort; toi qui as frappé le géant Goliath par le bras d'un enfant, Holopherne par celui d'une femme, sois glorifié, ô mon Dieu! car aujourd'hui encore tu as pris tnu serviteur par la main pour le conduire au but désiré, pour faire de lui le vainqueur des puissans du monde!

EMMANUEL, *qui est entré pendant cette prière de Samuel.* Mais non pas le vainqueur d'Emmanuel.

SAMUEL. Toi ici!

EMMANUEL. C'est ici que Samuel avait marqué le terme de ses vœux, ici qu'il croyait toucher au bonheur tant souhaité; c'est donc ici qu'il devait rencontrer un dernier et invincible obstacle, la haine d'Emmanuel! car au jour de ta trahison, je t'ai juré que si si tu ne m'acceptais pas pour ami, je te poursuivrais partout en ennemi!

SAMUEL. Et moi je t'ai promis, au jour de ta colère, qu'un moment viendrait où tu saurais tout, et qu'alors tu rougirais de tes emportemens; eh bien! ce moment il est venu! aujourd'hui je peux tout dire, aujourd'hui je vais me justifier.

EMMANUEL. Te justifier d'un manque de foi... te laver d'un parjure!

SAMUEL. J'eusse été parjure, Emmanuel, si j'avais cédé à tes prières, à tes menaces! si je t'avais dit: « Tu viens me réclamer la main d'Esther, Esther est à toi. » Là eût été le parjure! car je ne t'aurais donné qu'une épouse déshonorée!

EMMANUEL. Qu'entends-je!

SAMUEL. Etait-ce là, mon fils, ce que je t'avais promis, ce que j'avais juré à ton père Eléazar? et n'avais-je pas raison de te dire alors: Si je tenais la parole que je t'ai donnée, tu me maudirais un jour de l'avoir tenue?

EMMANUEL. Mais pourquoi m'avoir caché si long-temps...

SAMUEL. Le déshonneur de ma fille?... ah! parce que personne au monde ne devait pénétrer le secret de sa honte avant que sa honte fût effacée; parce que, s'il ne fallait pas qu'Emmanuel pût rougir d'Esther, il ne fallait pas non plus qu'Esther pût rougir devant Emmanuel... car elle en serait morte à tes pieds! et maintenant que cette réparation je l'ai obtenue grande et éclatante; maintenant que j'ai pu tout te confier, Emmanuel, et que tu ne peux plus garder contre moi ni ressentiment ni colère, je viens à toi, fils, sans aucun souvenir de tout le mal que tu as voulu me faire, te suppliant même de me pardonner les chagrins que malgré moi j'ai dû te causer, et je te dis: le bonheur de ma fille me coûte la moitié de ma fortune, eh bien! l'autre moitié, c'est à toi que je la destine, à toi que j'ai promis d'aimer d'un amour de père. Dis, Emmanuel, maintenant que j'ai donné ma fille à un autre, veux-tu encore être mon fils? Réponds, le veux-tu?..

EMMANUEL, *comme sortant d'un rêve.* Qu'ai-je entendu, Dieu du ciel!.. qui m'a parlé?.... Est-ce toi, vieillard, qui viens de jeter dans mon âme un horrible doute, ou bien suis-je le jouet d'un songe affreux?.. Quoi! ce n'est pas par orgueil que tu m'as repoussé?... Quoi! ce n'est pas par ambition que ta fille s'est donnée à un autre?.. quoi! tous deux vous ne m'avez pas lâchement trahi?.. Oh! par pitié, par grâce! dis que tu m'as trompé, que tu me trompes encore!..

SAMUEL. Par l'âme de ton père! par le Dieu d'Abraham, je le jure, j'ai dit la vérité.

EMMANUEL, *se jetant à ses pieds.* Mais alors, tue-moi..... écrase-moi sous tes

pieds... car je suis un monstre... car j'ai commis le plus épouvantable des forfaits!

SAMUEL, *le relevant.* Eh! ne t'ai-je pas pardonné!

EMMANUEL. Tu m'as pardonné, à moi le bourreau, l'assassin de ta fille!..

SAMUEL. Emmanuel, reviens à toi... ta tête s'égare!... ne sais-tu pas où nous sommes?.. dans le palais de l'ambassadeur d'Espagne... près de l'autel où ma fille, heureuse et fière, couronnée par le palatin...

EMMANUEL, *hors de lui.* Assassinée!.... assassinée par moi!...

SAMUEL. Ma fille!..

EMMANUEL. La couronne, c'est la mort!..

SAMUEL. La mort!... homme, tu es en délire...

EMMANUEL. Plût au ciel que ma raison se fût égarée, que ma tête se fût brisée, avant de concevoir l'idée de cette horrible vengeance! Mais non... c'est moi... moi qui, par une exécrable combinaison, ai trempé dans le poison le plus subtil la couronne qu'on vient de poser sur le front de ta fille!...

SAMUEL. Empoisonnée!... ma fille!... Emmanuel, sauve-la!...

EMMANUEL. Hélas! la sauver est impossible!

SAMUEL, *désespéré.* Impossible... oh!..

EMMANUEL, *chancelant.* Le même poison est dans mes veines... et déjà la mort me glace le cœur... Oh! ta fille est morte et je suis damné!... (*Il s'appuie contre une colonne.*)

SAMUEL, *égaré.* Morte... ma fille morte! Je cours... (*Il se précipite vers la porte.*)

LES HALLEBARDIERS, *croisant leurs piques.* Arrière, juif.

SAMUEL. Mais n'entendez-vous pas que ma fille se meurt?..

CHARLES, *entrant de la droite.* Ta fille est sauvée!

SAMUEL. L'empereur!... (*Il tombe à genoux.*) Ah! sire..... vous ignorez..... une couronne empoisonnée...

CHARLES, *la jetant à ses pieds.* La voilà!

SAMUEL, *se relevant.* Que vois-je!..

CHARLES, *indiquant la droite.* J'étais là... j'ai vu le crime de cet infâme... et je l'ai prévenu.

SAMUEL. Mais comment, sire, comment?... (*Regardant du côté de la chapelle dont les portes se sont rouvertes, et voyant Esther qui reparaît la couronne en tête.*) Voyez là... là... sur le front de ma fille... cette couronne...

CHARLES. C'est celle de l'empereur!

(*Samuel pousse un cri de joie et reçoit sa fille dans ses bras. Emmanuel tombe mort au pied d'une colonne à gauche. Tout le monde est rentré en scène et s'incline devant l'empereur.*)

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

---

NOTA. Les Directeurs de province qui croiront de leur intérêt d'enlever à la Pièce ce que le cinquième acte y ajoute d'effet *mélodramatique*, sont autorisés par les auteurs à supprimer cet acte tout entier. Il suffira, dans ce cas, de faire, à la fin du quatrième acte, la *Variante* qui suit :

VARIANTE. — Tout sera prêt au palais de l'ambassade espagnole pour le mariage de la grande duchesse Esther avec le prince Rodolphe.

LE MARGRAVE, *s'approchant du Palatin, lui dit :* Eh bien, beau cousin, elle est chrétienne et grande duchesse... Que faire à cela?...

LE PALATIN. Se soumettre à la nécessité... et je me soumets.

LE MARGRAVE. Bien raisonné! Donnez à la fille vos parchemins, le pape vous donnera son portefeuille... vous ne perdrez pas au change.

FIN.

77668

Imprimerie de CHASSAIGNON, rue Gît-le-Cœur, 7.

Digitized by Google